Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque sur les bords du Rhin

Texier, Edmond

Paris, 1858

Chapitre XVI

urn:nbn:de:bsz:31-140291

Visual Library

CHAPITRE XVI.

Bacharach. — Le palatin Hermann. — Un chien galeux. — L'église de Saint-Werner. — Caub. — Le dernier rhingrave. — Gutenfels. — Guta. — Le chevalier inconnu. — Oberwesel. — Lurlei. — La fée du Rhin. — Saint-Goar. — Le chat. — La souris. — Le Rheinfels. — Liebenstein et Sternberg. — Les deux frères. — Boppart. — Marxburg. — Le Kœnigstühl. — Oberlahnstein. — Stolzenfels.

En face de Lorch est une charmante petite île cultivée qui a une excellente auberge. Un peu plus loin se dresse la Furstemburg, prise par les Suédois, détruite par les Français et aujourd'hui la propriété de la sœur du roi de Prusse. En bas, est le village de Riendiebach, entouré d'une vieille muraille. Quand on descend le Rhin jusqu'à Oberwesel, on remarque que les montagnes de la rive gauche prennent un caractère particulier. Elles sont presque toutes régulières, plates et de même hauteur. Il est à regretter que les coteaux de la rive gauche de cette partie si romantique du Rhin, soient à certains endroits, dépourvus d'une haute végétation, et qu'on coupe même jusqu'à leurs racines les maigres buissons qui subsistent encore. Sur la rive droite, en revanche, les pentes presque inabordables sont plantées de vignes. Il est tel rocher à peine recouvert d'une mince couche de terre, suspendu entre des abîmes, où le cultivateur a trouvé moyen de faire croître des ceps; ces petites oasis sont soigneusement entourées de branches de saules entrelacées, pour que les orages ne les entraînent pas. La contrée qui environne Bacharach est plus dégagée et plus riante. Cette ville, autrefois chef-lieu d'un district du Palatinat, s'élève en amphithéâtre jusqu'aux ruines imposantes de Stahleck; situation qui fut comparée à celle de

Jérusalem, à l'époque où on rapportait tout à la Bible. Un semblable honneur fut au reste le partage d'autres villes rhénanes, d'Oppenheim, par exemple. Le mur d'enceinte, flanqué d'une douzaine de tours délabrées, s'étend assez haut sur le penchant de la montagne; il ressemble à un vêtement devenu trop grand pour son propriétaire amaigri par l'âge ou les maladies. La ville ne se compose plus en effet que de quelques rangées de maisons situées près du fleuve; sa population n'est plus que de quinze cents âmes.

Les ruines qui en font l'ornement sont du plus haut intérêt. Sur une vallée de la montagne, trône Stahleck, dont la place dans l'histoire n'est pas sans importance. C'est là qu'habitait, au douzième siècle, un comte palatin, Hermann II de Stahleck, le dernier de sa race. L'empereur Conrad III, avant son départ pour la croisade, le nomma administrateur de l'empire. Hermann avait lui-même fait partie d'une plus ancienne expédition en Terre-Sainte, et sous le ciel de la Grèce et de l'Orient, il avait acquis un plus haut degré de culture que n'en possédait la chevalerie d'alors. Il le prouva, en se mettant au-dessus de la servile superstition du temps, et plus encore en s'élevant avec courage contre les prétentions arrogantes du clergé du Rhin. On connaît ses victorieuses luttes contre l'archevêque de Trêves et l'issue de ses démêlés avec l'archevêque de Mayence, Arnold de Selenhofen. Pendant que l'empereur était en Italie, le comte palatin occupa les villes de Worms et de Spire. Le prélat lança contre lui, pour ce fait, l'excommunication. Mais Hermann, ennemi déclaré de toute autorité spirituelle, n'en devint que plus irrité; il tourna ses armes contre le siége archiépiscopal lui-même. Le territoire de Mayence fut conquis et ravagé par ses armes. Cette lutte sanglante avait atteint son plus haut degré, lorsque l'empereur Barberousse revint d'Italie en 1156. Indigné que le comte palatin eût exercé un pouvoir arbitraire, et qu'un archevêque eût osé prononcer l'anathème contre un prince de l'empire, il convoqua une diète à Worms, et les condamna tous deux au déshonneur de porter un chien galeux sur leurs épaules. Hermann dut subir réellement cette peine, qui fut remise à

Bonargue frères del. et sc. Imp. F. Chardon aîné, r. Montefeuille

BACHARACH.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

l'archevêque à cause de son grand âge. Mais lorsque le prince fut de retour à Stahleck, dans ses splendides appartements, tout lui parut vide et désert ; les chants du ménestrel n'avaient plus de charmes pour lui ; il repoussait loin de lui la coupe que lui tendaient ses compagnons de table. Il descendit un jour vers le Rhin, et, les larmes aux yeux, lança au loin dans les flots son glaive de bataille. Puis il se revêtit d'un froc de moine et se rendit en Franconie, où il vécut longtemps solitaire dans une forêt. Son ennemi mourut toutefois avant lui. Les citoyens de Mayence s'étaient révoltés contre lui, à cause d'impôts onéreux dont il les frappait. Alors Ildegarde de Sponheim, inspirée du ciel, lui fit dire du fond de sa cellule : « Tourne-toi vers le Seigneur, car ton jour s'approche. » Mais Arnold répondit : « Les gens de Mayence sont des chiens qui aboient sans mordre. » Peu de jours après, cependant, une troupe de révoltés assaillit le cloître du mont Saint-Jacques, près de Mayence, où le vieillard séjournait, et l'égorgea de la façon la plus cruelle. Ce n'était là qu'un épisode ordinaire de ces temps sauvages et sans loi.

Après la mort d'Hermann de Stahleck, sa forteresse passa à une autre famille. Elle n'est plus mentionnée dans l'histoire jusqu'en 1632, année où Gustave-Adolphe, roi de Suède, mettait à exécution le long du Rhin, ses vastes projets de conquêtes. L'un de ses généraux, le comte Othen-Louis, parut devant Bacharach et somma, le jour de l'an, la garnison espagnole de rendre le château. Mais celui-ci était protégé par sa position et par la solidité de sa construction ; il possédait une tour ronde dont les murs avaient quatorze pieds d'épaisseur ; des remparts et des fossés profonds l'entouraient de tous côtés, et l'on ne pouvait y pénétrer qu'en abattant trois portes successives, défendues par des tours élevées. Lors donc que le trompette, envoyé par le comte Louis, se fut acquitté de sa mission, le commandant de la forteresse, Paul Berdrangle, lui fit boire un coup de vin, lui donna un écu d'empire et le congédia avec cette réponse : « Merci pour le sou-« hait de nouvel an ; mais un soldat ne quitte pas son poste. » Malgré cette courageuse réponse, le commandant tomba avec la garnison

aux mains des Suédois, qui étaient parvenus le 6 janvier à escalader par surprise les remparts. Il se trouvait alors à Stahleck trois prêtres catholiques, qui furent pendant quelque temps le jouet des Suédois, mais qui furent pourtant relâchés contre une rançon. Le château fut reconstruit, toutefois pour peu de temps; mais, dans la guerre de succession de la maison d'Orléans, il fut entièrement détruit, et dès lors, il est resté une ruine.

Le même sort fatal a atteint l'église de Saint-Werner, qui repose à ses pieds. Elle renfermait autrefois les restes consacrés de ce saint enfant. Les juifs d'Oberwesel l'avaient tué comme martyr de sa foi, et l'avaient ensuite jeté dans le fleuve. Mais son corps remontant le cours du Rhin, comme s'il fût porté sur les flots par des anges protecteurs, aborda à Bacharach. L'église elle-même conserve, au milieu de la dégradation de ses longues fenêtres et de ses voûtes, des traces de la plus pure construction byzantine.

Elle se dessine pittoresquement sur une paroi de rocher, au milieu de sombres buissons et de guirlandes de vignes qui s'entrelacent le long de ses murs.

La contrée est riche en vin, c'est ce qu'indique au reste le nom de Bacharach, s'il est vrai qu'il dérive de ara Bacchi, autel de Bacchus. Ce qui rend vraisemblable cette opinion, c'est que ce nom est réellement donné à une pierre carrée, qui s'élève au-dessus du Rhin, quand les eaux sont basses; les Romains l'auraient placée là en l'honneur du dieu du vin. Une inscription taillée en creux dans la pierre n'est plus lisible; du moins, personne ne put m'en indiquer le contenu. Il n'y a rien d'invraisemblable au reste dans l'idée que ces fiers dominateurs du Rhin auraient introduit la culture de la vigne le long de ces collines exposées aux rayons du soleil et à l'abri des vents. Leur vinus muscatus, qu'on germanisa plus tard en Muscateller, devint en grand crédit auprès des gourmets. Plus tard, lorsque Charlemagne ordonna que dans toutes ses métairies on cultivât la vigne à côté des fruits et du blé, cette culture fit de rapides progrès à Bacharach et dans le Rheingau; car, à l'imitation de

l'empereur, mainte famille noble, et surtout maint ordre religieux, l'introduisirent dans leurs domaines. Au moyen âge, les abbayes de Johannisberg et d'Eberlach étaient déjà célèbres par leurs vignobles. Mais l'excellence des vins de Bacharach est constatée par des faits historiques. L'empereur Wenzel donna à la ville de Nuremberg, sa liberté, pour un chargement de ce vin, de la valeur de dix mille florins. Æneas Sylvius, qui devint plus tard le pape Pie II, faisait venir chaque année, à Rome, une voiture de vin de Bacharach, dont le transport par dessus les Alpes était alors fort difficile. Qui résisterait enfin à l'autorité d'un proverbe qu'on ne peut rendre complétement en français parce qu'il repose sur une rime, mais dont voici le sens:

A Bacharach au Rhin,
A Wurtzbourg au Mein
Croît le meilleur vin.

Au reste, je recommande aux voyageurs de ne pas juger le vin de Bacharach d'après les échantillons des hôtels, mais d'après les caves des particuliers. Le conseil n'est pas inexécutable, car l'antique hospitalité n'est pas encore bannie des bords du Rhin.

Bacharach a le privilége bien rare de plaire au touriste et d'émouvoir le poëte. « J'ai passé, dit Victor Hugo, trois jours à Bacharach, façon de Cour des Miracles oubliée au bord du Rhin par le bon goût voltairien, par la révolution française, par les batailles de Louis XIV, par les canonnades de 97 et de 1805, et par les architectes élégants et sages qui font des maisons en forme de commodes et de secrétaires. Bacharach est bien le plus antique monceau d'habitations humaines que j'aie vu de ma vie. Auprès de Bacharach, Oberwesel, Saint-Goar et Andernach sont des rues de Rivoli et des cités Bergère. Bacharach est l'ancienne *Bacchi Ara*. On dirait qu'un géant, marchand de bric-à-brac, voulant tenir boutique sur le Rhin, a pris une montagne pour étagère, et y a disposé du haut en bas, avec son goût de géant, un tas de curiosités énormes. Cela commence sous le Rhin même. Il y a là, à fleur d'eau, un rocher volcanique selon les uns, un peulven celtique selon les autres, un autel

romain selon les derniers, qu'on appelle l'*Ara Bacchi*. Puis, au bord du fleuve, deux ou trois vieilles coques de navires vermoulues, coupées en deux et plantées debout en terre, qui servent de cahutes à des pêcheurs. Puis derrière les cahutes, une enceinte jadis crénelée, contre-boutée par quatre tours carrées les plus ébréchées, les plus mitraillées, les plus croulantes qu'il y ait. Puis, contre l'enceinte même, où les maisons se sont percé des fenêtres et des galeries, et au delà, sur le pied de la montagne, un indescriptible pêle-mêle d'édifices amusants, masures-bijoux, tourelles fantasques, façades bossues, pignons impossibles dont le double escalier porte un clocheton poussé comme une asperge sur chacun de ses degrés, lourdes poutres dessinant sur des cabanes de délicates arabesques, greniers en volutes, balcons à jour, cheminées figurant des tiares et des couronnes philosophiquement pleines de fumée, girouettes extravagantes, lesquelles ne sont plus des girouettes, mais des lettres majuscules de vieux manuscrits découpées dans la tôle à l'emporte-pièce, qui grincent au vent (j'ai eu, entre autres, au-dessus de ma tête un R qui passait toute la nuit à se nommer : rrrrr). Dans cet admirable fouillis une place, une place tortue, faite par des blocs de maisons tombées du ciel au hasard, qui a plus de baies, d'îlots, de récifs et de promontoires qu'un golfe de Norwége. D'un côté de cette place, deux polyèdres composés de constructions gothiques, surplombant, penchés, grimaçant, et se tenant effrontément debout contre toute géométrie et tout équilibre. De l'autre côté, une belle et rare église romane, percée d'un portail à losanges, surmontée d'un haut clocher militaire, cordonnée à l'abside d'une galerie de petites archivoltes à colonnettes de marbre noir, et partout incrustées de touches de la renaissance comme une châsse de pierreries. Au-dessus de l'église byzantine, à mi-côte, la ruine d'une autre église, du quinzième siècle, en grès rouge, sans portes, sans toit et sans vitraux, magnifique squelette qui se profile fièrement sur le ciel. Enfin, pour couronnement, au haut de la montagne, les décombres et les arrachements couverts de lierre d'un schloss, le château de Stahleck, résidence

des comtes palatins au douzième siècle. Tout cela est Bacharach.

« Ce vieux bourg-fée, où fourmillent les contes et les légendes, est occupé par une population d'habitants pittoresques, qui tous, les anciens et les jeunes, les marmots et les grands-pères, les goîtreux et les jeunes filles, ont dans le regard, dans le profil et dans la tournure je ne sais quels airs du treizième siècle.

« Ce qui n'empêche pas les jolies filles d'y être très-jolies, au contraire.

« Du haut du schloss on a une vue immense, et l'on découvre dans les embrasures des montagnes cinq autres châteaux en ruine; sur la rive gauche : Furstemberg, Sonneck et Heimburg; de l'autre côté du fleuve, à l'ouest, on entrevoit le vaste Gutenfels, plein du souvenir de Gustave-Adolphe; et vers l'est, au-dessus d'une vallée qui est le fabuleux Wespesthal, au faîte d'une colline, sur une petite éminence qui lui sert de piédestal, cette botte de noires tours qui ressemble à l'ancienne Bastille de Paris, c'est le manoir inhospitalier dont Sibo de Lorch refusait d'ouvrir la porte aux gnomes dans les nuits d'orage.

« Bacharach est dans un paysage farouche. Des nuées presque toujours accrochées à ses hautes ruines, des rochers abrupts, une eau sauvage, enveloppent dignement cette vieille ville sévère, qui a été romaine, qui a été gothique, et qui veut devenir moderne. Chose remarquable, une ceinture d'écueils qui l'entoure empêche les bateaux à vapeur d'approcher et tient la civilisation à distance.

« Aucune touche discordante, aucune façade blanche à contrevents verts ne dérange l'austère harmonie de cet ensemble. Tout y concourt, jusqu'à ce nom *Bacharach*, qui semble un ancien cri des bacchanales, accommodé pour le sabbat.

« Le Rhin mugit superbement autour de Bacharach; il semble qu'il aime et qu'il garde avec orgueil sa vieille cité. On est tenté de lui crier : *Bien rugi, lion!* A une portée d'arquebuse de la ville, il s'engouffre et tourne sur lui-même dans un entonnoir de rochers en imitant l'écume et le bruit de l'Océan. Le mauvais pas s'appelle le

Wildes Gefæhrt. Il est tout à la fois beaucoup plus effrayant et moins dangereux que la Bank de Saint-Goar.

« Quand le soleil écarte un nuage et vient rire à une lucarne du ciel, rien n'est plus ravissant que Bacharach. Toutes ces façades décrépites et rechignées se déridents et s'épanouissent. Les ombres des tourelles et des girouettes dessinent mille angles bizarres; les fleurs, il y a des fleurs partout, se mettent à la fenêtre en même temps que les femmes, et sur tous les seuils apparaissent par groupes gais et paisibles les enfants et les vieillards, se réchauffant pêle-mêle au rayon du midi, les vieillards avec ce pâle sourire qui dit : *déjà plus!* les enfants avec ce doux regard qui dit : *pas encore!*

« Au milieu de ce bon peuple va et vient et se promène un sergent prussien en uniforme, avec une mine entre chien et loup.

« A Bacharach, un passant est un phénomène; on n'est pas seulement étranger, on est étrange. Le voyageur est regardé et suivi avec des yeux effarés; cela tient à ce que, hors quelques pauvres peintres cheminant à pied, le sac sur le dos, personne ne daigne visiter l'ancienne capitale répudiée des comtes palatins, affreux trou dont s'écartent les Dampschiffss, et que tous les répertoires du Rhin qualifient de ville triste. . . . . .

« Le soir de mon arrivée, continue l'illustre écrivain, qui vient de contempler un jardin plein d'enfants, d'oiseaux et de fleurs, après avoir admiré jusqu'à la nuit ce réjouissant jardin, l'escalier en lave s'offrit à moi, et il me prit fantaisie de monter, par un beau clair d'étoiles, jusqu'aux ruines de l'église gothique, laquelle était dédiée à saint Werner, qui fut martyrisé à Oberwesel. Après avoir gravi les soixante ou quatre-vingts marches sans rampe et sans garde-fou, j'arrivai sur la plate-forme tapissée d'herbes où s'enracine puissamment la belle nef démantelée. Là, pendant que la ville dormait dans une ombre profonde sous mes pieds, je contemplai le ciel et les ruines difformes du château palatin à travers le fenêtrage noir des meneaux et des rosaces. Un doux vent de nuit courbait à peine les folles-avoines desséchées. Tout à coup je sentis que la terre pliait et

s'enfonçait sous moi. Je baissai les yeux, et, à la lueur des constellations, je reconnus que je marchais sur une fosse nouvellement creusée. Je regardai autour de moi; des croix noires avec des têtes de mort blanches surgissaient vaguement de toutes parts. Je me rappelai alors les molles ondulations du terrain d'en bas. J'avoue qu'en ce moment-là je ne pus me défendre de cette espèce de frisson que donne l'inattendu. Mon charmant jardin plein d'enfants, d'oiseaux, de colombes, de papillons, de musique, de lumière, de vie et de joie était un cimetière. »

Un peu au-dessous de Bacharach est Caub, la dernière localité des bords du Rhin où les navires qui remontent ou qui descendent le fleuve sont soumis à une taxe perçue par le duc de Nassau. Au moyen âge, il y avait trente-deux péages sur tout le parcours du fleuve. M. le duc de Nassau est le dernier rhingrave.

Caub est dominé par le château de Gutenfels, bâti sur un rocher élevé. Cette forteresse doit tirer son nom de Guta, sœur du comte Philippe de Falkenstein, qui y habitait vers le milieu du treizième siècle. L'histoire de cette jeune fille est tout un roman; mais il y a tant d'exploits guerriers qui se rattachent aux châteaux des bords du Rhin, que l'amour chevaleresque devait aussi y jouer son rôle. La scène n'en est-elle pas digne? Guta s'était rendue à Cologne, en compagnie de son frère, pour assister à un tournoi. Elle était sans contredit la plus belle de toutes ces jeunes femmes qui brillaient sur le balcon dominant le champ-clos. Longtemps elle contempla avec étonnement le spectacle de ces joûtes si nouvelles pour elle, jusqu'à ce qu'un Anglais attira plus particulièrement son attention. C'était un guerrier d'une taille haute et vigoureuse, monté sur un cheval noir. Bardé de fer et la visière baissée, il restait inconnu à tous, si ce n'est au prince-évêque de Cologne, qui s'était porté caution du droit qu'avait l'étranger de prendre part au tournoi. Un lion d'or était la brillante devise de son écu.

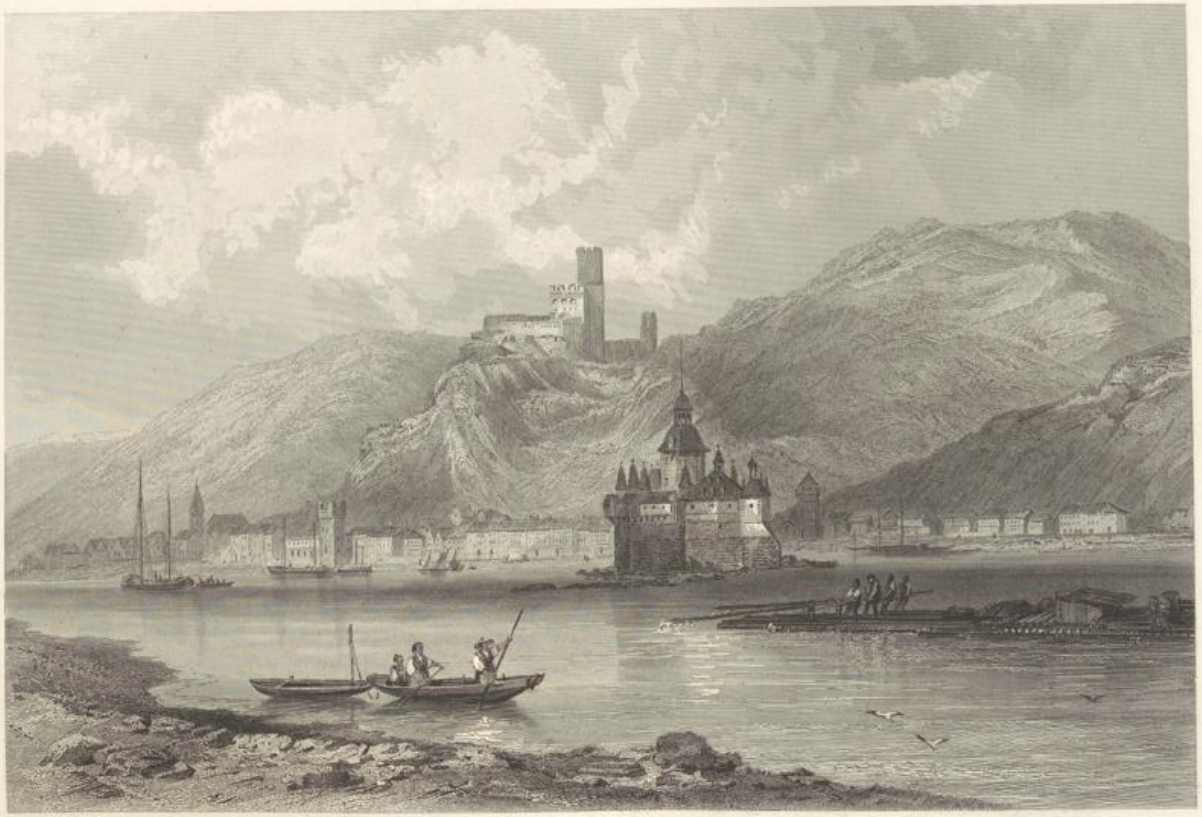
Si le mystère de cette apparition avait excité déjà la curiosité des dames, la valeur du chevalier ne fit que l'accroître. Quiconque s'a-

venturait à faire une passe contre lui était désarçonné; c'était toujours en faveur du chevalier anglais que les trompettes des hérauts sonnaient la fanfare de la victoire. Enfin le jugement unanime des juges du camp lui décerna la précieuse écharpe qui était le prix d'honneur. Guta, qui dans ce moment se penchait sur le balcon pour mieux voir le détail de cette cérémonie, laissa par mégarde tomber son gant dans l'arène. L'étranger s'avance, le ramasse, et, s'inclinant vers Guta : « Noble demoiselle, lui dit-il, m'octroyez-vous la faveur de porter à mon casque ce précieux souvenir. » Guta, rouge d'émotion et toute tremblante, ne put refuser. Il lui avait semblé précédemment que les regards de l'étranger s'étaient, à diverses reprises, dirigés sur elle à travers la visière de son casque.

Quelque temps après, comme elle était de retour au manoir de ses pères, elle entendit résonner dans la cour les pas de chevaux qui y étaient entrés. En tête des cavaliers s'avançait un chevalier dont le casque était orné d'un gant. Le nouvel hôte fut le bien-venu chez le sire de Falkenstein. Guta le voyait à toute heure, et ses grands yeux noirs semblaient s'imprimer toujours davantage dans le cœur de l'inconnu. Leurs âmes s'étaient déjà fait de tendres aveux muets; les lèvres les confirmèrent enfin.

La veille du départ de l'étranger, il prit la main de la demoiselle et lui dit, en accompagnant ses paroles d'une contenance noble et sérieuse : « Votre beauté et votre vertu ont lié mon cœur de douces chaînes; je suis désormais votre chevalier. Mais ne demandez pas à savoir qui je suis, ni comment je m'appelle. Un important secret me commande encore le silence. Si vous êtes disposée à exaucer le plus ardent de mes vœux, attendez-moi encore trois mois, au bout de ce terme tout s'éclaircira. » La jeune fille, émue, le lui promit, et le lendemain le chevalier partit avec sa suite.

Quelque temps après son départ, des troubles sérieux éclatèrent dans l'empire. Frédéric II était mort et la guerre civile rougissait les degrés du trône que devait occuper son successeur. Les princes électeurs n'étaient pas d'accord. Les uns, par exemple ceux de Mayence



Rouargue frères, del. et sc. Imp. F. Chardon aîné, r. Hautefeuille.

PFALZ ET CAUB.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

et de Cologne, penchaient pour le roi Alphonse de Castille; en revanche, la Saxe et Trèves étaient du parti de Richard de Cornwallis. La majorité décida enfin en faveur de ce dernier. Richard reçut à Aix-la-Chapelle la couronne des rois de Rome. Le comte de Falkenstein avait aussi pris les armes pour lui.

Durant ces luttes sanglantes, cinq mois s'étaient écoulés. Le temps avait paru long à Guta, car son chevalier n'était pas venu dégager sa promesse; aussi tomba-t-elle malade de chagrin. Enfin des messagers vinrent un jour annoncer la visite du nouvel empereur, qui voulait en personne remercier le comte de l'assistance qu'il lui avait prêtée. Le cortége parut, Richard Plantagenet descendit de cheval et embrassa Thomas de Falkenstein, qui ne fut pas maître de sa surprise en reconnaissant dans son auguste hôte le chevalier inconnu dont le gant de sa fille avait orné le casque. Guta, appuyée sur ses femmes, s'avançait aussi à sa rencontre en chancelant, mais son émotion fut si grande quand elle le reconnut, qu'elle fut guérie subitement, comme par un miracle. Elle devint, au rapport des chroniques, l'épouse de l'empereur; et le castel de ses pères reçut, en mémoire de cet honneur, le nom de Gutenfels.

Ce n'est pas la seule circonstance qui ait rendu ce château remarquable.

Le roi de Suède en fit pendant six jours son quartier général, lorsqu'il observait les Espagnols campés de l'autre côté, afin de tenter le passage qu'il ne réussit à effectuer que plus tard à Oppenheim. Le peuple donne encore aujourd'hui le nom de salle royale à un pavillon élevé en saillie du côté du Rhin. Ce château de Gutenfels fut assiégé au seizième siècle par le landgrave Guillaume de Hesse, qui ne put s'en emparer. Dans la guerre de Trente ans, Gustave-Adolphe ne fut pas plus heureux; il tenta inutilement pendant huit jours de déloger les Espagnols, qui, sous les ordres de Spinola, étaient maîtres de Gutenfels. En 1804, ce château fut donné au duc de Nassau, lequel, après y avoir entretenu une garnison pendant quelques années, l'abandonna.

Après Gutenfels c'est Schœnberg qui apparaît sur la rive gauche. Schœnberg est le berceau d'une famille illustre d'où descendait le maréchal de Schomberg, lequel fut successivement au service de la France et de la Prusse. Depuis 1842, ce burg est devenu la propriété du prince Albert de Prusse.

C'est là que vivait autrefois, dit la légende, un chevalier avec ses sept filles. Le destin n'ayant pas voulu qu'il eût des descendants mâles, et lui, craignant l'extinction de sa race, se désola à tel point qu'il en mourut. L'éducation des demoiselles n'avait pas été soignée, car le père ayant perdu sa femme à la naissance de sa dernière fille, avait entièrement abandonné à une parente éloignée tout souci, quant à ce point important ; et celle-ci, au lieu d'être une mère pour ses pupilles, n'avait cherché à développer en elles que la vanité et le désir de plaire. La mort étant venue leur enlever aussi cette parente, ces jeunes filles, déjà grandes et parées de toute la fraîcheur de leur âge, se trouvèrent abandonnées à elles-mêmes. Comme des propriétés considérables dépendaient du château, il y eut nombre d'adorateurs qui venaient y tenter la fortune.

Mais les cœurs de ces orphelines ne semblaient pas vouloir s'ouvrir à des sentiments de tendresse. Cependant, tout hôte était bien accueilli ; mais dès qu'il leur adressait une déclaration, il devenait l'objet de la risée et de la raillerie des châtelaines. Beaucoup de galants abandonnèrent, le cœur plein de ressentiment, le château et ses insensibles habitantes; mais la beauté et la fortune des jeunes filles attirèrent aussitôt de nouveaux aspirants, de façon qu'il y en eut toujours un bon nombre, et que les plaisirs et les festins ne faisaient pas défaut.

Les châtelaines avaient déjà joué depuis quelques années à ce jeu amusant et dangereux, et beaucoup de chevaliers de tous les pays, ayant été blessés au cœur, demeuraient encore auprès des sirènes, se flattant toujours de remporter la victoire sur leurs rivaux.

Un jour, il y eut grande fête au château. Deux chevaliers se prirent d'une sérieuse querelle à propos de la dame de leur affection, et leur

querelle menaçait de se terminer par un sanglant duel. Les deux champions, très-estimés des honnêtes gens, furent interrogés sur la cause de leur subite animosité, et l'on s'empressa de leur faire comprendre qu'il y avait un moyen plus simple de terminer le différend. Pour que de semblables discussions ne se renouvelassent plus, on demanda d'un commun accord que les sept jeunes filles fissent un choix. Cette proposition fut d'autant plus goûtée que chacun se croyait le premier en cour auprès de celle qu'il entourait de ses prévenances. Les sept beautés enchanteresses furent donc instamment priées de se déclarer ouvertement, et de prendre un époux.

Il n'y eut plus moyen d'esquiver cette exigence générale, les demoiselles se virent contraintes de désigner un jour, et ce jour fut fixé au lendemain.

Tous arrivèrent à l'heure indiquée, dans la grande salle de réception où ils étaient convoqués. Les regards se portaient vers la porte qui devait s'ouvrir pour donner entrée aux sept divinités, lorsqu'une suivante vint informer les chevaliers impatients que les demoiselles les attendaient dans un berceau du jardin, près des bords du Rhin. Aussitôt tous les aspirants matrimoniaux se levèrent; mais quel fut leur étonnement en voyant les belles dans un esquif qui s'éloignait déjà du rivage. L'aînée des coquettes, se tenant sur la poupe, adresse alors aux auditeurs ébahis le discours suivant: « Aucune des nôtres ne fut oncques d'avis d'aimer qui que ce soit d'entre vous, encore moins de se courber sous le joug du mariage. Nous n'aimons que notre liberté, nous l'aimons trop pour en faire abandon à des hommes qui voudraient nous réduire à l'esclavage. Tout en vous avouant que nous nous sommes raillées de votre crédulité, nous vous avertissons que nous allons quitter notre château pour longtemps. Nous allons habiter auprès d'une de nos tantes des Pays-Bas, espérant continuer avec les chevaliers de ces contrées le manége auquel vous vous êtes laissés prendre.

« Adieu donc, nos beaux seigneurs, et ne vous chagrinez pas trop. »

Ces paroles furent accompagnées des éclats de rire des sept sœurs,

et l'embarcation partit. Les chevaliers si déçus dans leurs espérances poursuivaient les coquettes de leurs regards courroucés; mais voilà que tout à coup s'élève une tempête, le batelet vacille de plus en plus fort, heurte avec violence contre un écueil, se brise et au même moment les flots entraînent les jeunes filles dans l'abîme.

A l'endroit où cet événement eut lieu s'élevèrent, peu de temps après, au-dessus de la surface du Rhin, sept pointes de roche, qui s'appellent encore aujourd'hui les Sept-Vierges, et qui sont, non-seulement un avertissement pour les coquettes, mais surtout un effroi pour les navigateurs. Quand les eaux sont basses, le batelier montre au voyageur le rocher des Sept-Vierges.

Tout à côté de Schœnberg est Pfalzgafenstein, qui a aussi sa petite légende.

Conrad de Staufen, demi-frère de l'empereur Frédéric I^er^, possédait le Pfalzgafenstein, ce magnifique château-fort connu sous le nom de Pfalz, lequel, bâti sur une île de rocs en deçà de Caub, se présente au voyageur dans une fière attitude.

Maître d'une immense fortune, Conrad aurait été le plus heureux des hommes s'il avait eu un fils pour perpétuer sa race et hériter de ses biens. Toute la descendance du chevalier consistait en une fille, nommée Agnès. Elle était d'une douceur angélique et fort belle. Ses parents lui portaient l'affection la plus tendre. Des princes puissants aspiraient à sa main; les ducs de Bavière et de Brunswick étaient de ce nombre, ainsi que le roi de France. Mais Agnès avait déjà fait un choix. Henri de Brunswick, aussi distingué par son air et son maintien que par ses sentiments chevaleresques, avait trouvé grâce devant elle, et tous deux, favorisés par la mère d'Agnès, se virent en secret. Le palatin, ignorant ce qui se passait, avait eu cependant quelques vagues soupçons des démarches d'Henri. Voulant protéger les vues de l'empereur son père, en lui conservant pour ses descendants le palatinat, et en mariant sa fille à un parent de la maison impériale, il chercha les moyens les plus sûrs pour mettre sa fille à l'abri des poursuites du Brunswickois. Et c'est pourquoi il

Rouargue frères del. et sc. Imp. F. Chardon aîné, r. Hautefeuille.

OBERWESEL.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

crut nécessaire de faire convenablement achever et fortifier le Rheinpfalz, afin que ce château, peu abordable et bien gardé, pût servir de résidence à la mère et à la fille. Son projet fut exécuté. Mais l'amour ingénieux trouva dans les obstacles mêmes le moyen de parvenir à son but. Henri, déguisé en pèlerin, se glissa dans le château, et l'imprudente mère d'Agnès, qui avait facilité son entrée, eut soin de faire consacrer l'union des amants par la bénédiction du prêtre. Les jeunes époux goûtèrent dès lors tout le bonheur d'un premier amour.

Cependant, comme il eût été impossible de cacher toujours cette union, la mère d'Agnès se chargea de tout découvrir au palatin. Conrad fut d'abord hors de lui-même de colère et de rage; mais la réflexion faite qu'il n'est pas possible de revenir sur des événements accomplis, il se calma, et résolut de se rendre à la cour de l'empereur, laquelle se tenait à cette époque à Spire, afin de l'instruire de tout ce qui s'était passé. Frédéric I^er^, songeant qu'une alliance contractée entre un rejeton des Guelfes pourrait effacer l'ancienne haine de ces deux races, donna son consentement, et le château célébra dans ses murs une fête qui ne fut jamais surpassée en splendeur et en magnificence.

Le palatin ayant compris combien il est important de bien garder ses filles, et désirant faciliter cette tâche à ses descendants, fit encore fortifier le château. Il désigna en outre une chambre où Agnès dut donner le jour à son premier-né; cette chambre devait ensuite servir aux mêmes fins à toutes les comtesses palatines. On la montre encore de nos jours aux visiteurs de Pfalz.

Au-dessous de Schœnberg est Oberwesel, une vieille ville gothique, aux rues tortues, aux tours crénelées et aux églises de la grande époque. La vieille église est admirablement bâtie en pierres rouges, et sa tour, de forme pyramidale, produit un bel effet. La nef est remarquable par ses fenêtres cintrées. Le chœur est séparé de la nef par une enfilade de voûtes séparées et soutenues par une espèce de balcon. Le grand autel a un tableau qui représente, dans la partie supérieure, saint Nicolas et les onze mille vierges; et dans la par-

tie inférieure, les souffrances de Jésus-Christ. Il est du seizième siècle, et on l'attribue à un chanoine, Petrus Lutern. L'autre église, Saint-Martin, contient également quelques vieux tableaux de l'école allemande, et, aussi, une Descente de croix, de Diczenbeck, élève de Rubens. La chapelle dite de Werner est un beau morceau d'architecture du quatorzième siècle ; elle a été construite sur la place même où, suivant la tradition, un jeune homme, nommé Werner, aurait été assassiné en 1287 par des juifs.

A l'extrémité de la ville, on aperçoit une des plus jolies tours des bords du Rhin, la tour Ochsenthurn, qui est aujourd'hui un phare, après avoir été une fière forteresse.

Oberwesel ferme la plaine, et le défilé de la montagne devient de plus en plus étroit. Le terrain est couvert de broussailles d'où sortent des têtes de rochers qui semblent vous regarder comme des têtes humaines. C'est à cet endroit que le fleuve irrité mugit, élève ses ondes et va se précipiter vers ce groupe de rochers dont je parlais tout à l'heure, et qui se nomme les Sept-Vierges ou les Sept-Demoiselles ; de là, le fleuve reprend sa course, va heurter le rocher de Ligrenkopf, puis se brise en écumant contre le rocher de Lurlei ou Lorely.

« Vous la connaissez comme moi, mon ami, cette Lorely ou Lurlei dont les pieds rosés s'appuient sans glisser sur les rochers humides de Baccarach, près de Coblentz. Vous l'avez aperçue sans doute, avec sa tête au col flexible, qui se dresse sur son corps penché. Sa coiffe de velours grenat, à retroussis de drap d'or, brille au loin comme la crête sanglante du vieux dragon de l'Éden.

« Sa longue chevelure tombe à sa droite sur ses blanches épaules comme un fleuve d'or qui s'épancherait dans les eaux verdâtres du fleuve. Son genou plié relève l'envers chamarré de sa robe de brocard et ne laisse paraître que certains plis obscurs de l'étoffe verte qui se colle à ses flancs.

« Son bras gauche entoure négligemment la mandore des vieux Minnesængers de Thuringe, et entre ses beaux seins aimantés de

Rouargue frères dell' et sc. Imp. F. Chardon aîné, r. Hautefeuille.

LA ROCHE DE LURLEI.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

rose étincelle le ruban pailleté qui retient faiblement les plis de lin de sa tunique. Son sourire est doué d'une grâce invincible, et sa bouche entr'ouverte laisse échapper les chants de l'antique sirène. »

C'est ainsi qu'elle était apparue à Gérard de Nerval cette Lurlei, qui pour les simples touristes n'est, hélas! qu'un rocher. Il y a là un écho qui répète cinq ou six fois tous les mots qu'on lui jette. Quand passe le bateau à vapeur, un homme, posté sur la rive gauche, tire deux ou trois coups de fusil pour donner aux passagers une idée de la puissance de cet écho. Ce carabinier de la belle saison est entretenu bien entendu aux frais de la navigation du Rhin. On assure que les Allemands de belle humeur qui passent à Lurlei ne manquent jamais de demander à l'écho : Quel est le bourgmestre d'Oberwesel? Et les notes décroissantes de l'écho ne manquent jamais, de leur côté, de répondre : Esel. Or Esel signifie âne en allemand. Cette plaisanterie tudesque existe depuis un temps immémorial, et il paraît qu'elle est toujours jeune.

L'écho de Lurlei sort du fond des eaux. Le meilleur endroit pour bien entendre l'écho est le milieu de la rivière.

Une des plus gentilles légendes et en même temps une des plus répandues est celle de l'ondine Lore, qui séjournait au Lei, rocher situé au-dessus de Saint-Goarshausen, et appelé pour cette raison Lorelei. La fée se montrait aux navigateurs debout sur la cime du rocher. Sa figure était charmante. Ses formes délicates se dessinaient à travers sa robe et son voile, de la couleur des flots ; sa large chevelure blonde flottait sur ses épaules, et quiconque voyait son visage ne pouvait oublier le regard de ses yeux expressifs.

Fée bienfaisante, elle distribuait la fortune et les faveurs aux bons habitants de la contrée ; aux méchants, elle se montrait terrible. Plus d'un de ceux-ci, passant effrontément près de son rocher et narguant sa puissance, furent saisis par les vagues écumantes et entraînés dans l'abîme. Quiconque s'enhardissait à gravir jusqu'à sa cime favorite était précipité dans les bas-fonds, ou bien s'égarait, séduit

par elle, dans les broussailles et les épines, où la trace même des sentiers disparaissait; de sorte qu'il n'en retrouvait l'issue qu'après des recherches de plusieurs jours.

Le comte palatin Brund, et son fils unique Hermann, beau jeune homme de vingt ans, la fleur de la chevalerie et la joie de son père, vivaient à cette époque dans le château du Rhein (Rheinpfalz), admirablement situé sur l'île voisine. Le jeune chevalier avait tant entendu parler de Lore, la fée du Lei, qu'il ne pouvait résister au désir, en l'apercevant sur la roche, de voir de plus près la belle ondine. Pas un jour ne se passait sans qu'il fût entraîné par un penchant inexplicable vers la roche mystérieuse, soit qu'il parcourût la contrée en chassant, soit qu'il se choisît une petite cachette pour s'abandonner à ses rêveries.

Un soir donc, s'étant hasardé plus près que jamais au pied du rocher, il vit tout à coup, en levant les yeux, autour de la cime du roc, une clarté d'un éclat et d'une teinte inconnus, laquelle, se condensant en cercles de plus en plus circonscrits, finit par reproduire l'image enchanteresse de la belle Lore. Un cri involontaire de joyeuse surprise échappa au jeune homme; il laissa glisser la guitare de ses mains et appela faiblement l'être mystérieux, qui parut le regarder tendrement et lui faire des signes d'amitié. Il crut même s'entendre appeler par son nom. Le jeune chevalier était dans un ravissement tel, qu'il en perdit connaissance. Il ne revint à lui que le lendemain au point du jour, et, dans les transports d'une excitation fiévreuse, il regagna aussitôt le château paternel.

Depuis ce jour, Hermann était entièrement changé. Il errait pensif et rêveur; la belle fée l'occupait uniquement. Dès qu'il sortait de chez lui, il dirigeait ses pas vers le Lei; et alors même que le plaisir de la chasse l'attirait bien avant dans les forêts de l'Est, au retour il fallait qu'il passât devant le rocher pour saluer l'endroit où lui était apparue l'ondine.

Le vieux palatin vit avec peine que son fils changeait ainsi d'humeur. La véritable cause de ce changement lui était inconnue; il

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

l'attribua cependant à une passion malheureuse, et il songea à distraire Hermann par des occupations sérieuses. Il résolut donc de l'envoyer à l'armée impériale, pour que le jeune homme pût y gagner les éperons de chevalier.

Bien que Hermann éprouvât une grande douleur, il dut cependant suivre les ordres de son père.

La veille de son départ, il voulut une dernière fois visiter la paisible grotte et offrir ses adieux à la nymphe du Rhin. Cette fois il descendit le fleuve, accompagné de son écuyer, à qui il avait confié son secret. La lune répandait sa pâle clarté sur le fleuve; les rives revêtaient les formes les plus extraordinaires, et les chênes majestueux plantés à droite et à gauche inclinèrent leurs têtes lorsque Hermann passa. Quand les deux compagnons s'approchèrent du Lei et qu'ils entendirent les brisants écumeux, l'écuyer fut pris d'une angoisse mortelle, et il supplia le jeune chevalier de lui permettre de prendre terre; mais celui-ci fit retentir les cordes de sa guitare et chanta, les regards levés vers la cime du rocher :

Au milieu d'une nuit obscure
Je vis ta sublime beauté,
Je vis ta blonde chevelure
Et ton aimable majesté,

Ta verte et légère tunique,
L'appel d'amour fait de ta main.
De tes beaux yeux l'éclat magique
Fera toujours battre mon sein.

Que n'es-tu ma belle maîtresse ?
Que ne puis-je être tout à toi ?
Ton rocher, que le flot caresse,
Me ferait plus heureux qu'un roi.

Le dernier accord était à peine expiré, que tout commença à s'agiter et à se mouvoir; des centaines de voix se faisaient entendre au fond et à la surface de l'eau. Des flammes s'échappaient du Lei; la fée, debout sur la cime, appelait, distinctement et avec instance, de sa main droite le chevalier fasciné; de sa main gauche armée

d'une baguette, elle ordonnait aux vagues de s'élever vers elle. Le flot montait, montait toujours ; la nacelle, en dépit des efforts de l'écuyer, fut lancée çà et là et finalement brisée contre les écueils du rivage. Les débris de l'embarcation devinrent le jouet des vagues. Le jeune homme descendit dans les profondeurs, et l'écuyer fut lancé sur le rivage.

Lorsque celui-ci, pâle d'épouvante, apporta au malheureux père cette triste nouvelle, le vieux palatin fut saisi de colère et de douleur.

Il jura de se venger de la fée, de s'emparer d'elle, s'il était possible, et de la livrer aux flammes. Dans ce but il se rendit la nuit suivante, accompagné de quelques gens hardis, au Lei. Le rocher fut entouré, escaladé, visité. Le comte aperçoit tout à coup, et non sans frayeur, la nymphe sur la cime qui surplombe. Tressant ses longs cheveux, la fée regarde le nouvel arrivé, d'un œil sinistre.

— Où est mon fils? » s'écrie hors de lui le vieux palatin. Lore indique de la main, l'abîme, et chante d'une voix douce comme le son d'une harpe éolienne :

Mon palais est au sein de l'onde,
Mon riant palais de cristal,
J'y portai loin de votre monde
Mon amant fidèle et loyal.

Lorsqu'elle eût fini, elle jeta un brillant dans les flots ; aussitôt une vague monta et la fée glissa sur elle jusqu'au lit du fleuve, où elle disparut.

Depuis lors, on n'a plus revu la nymphe, quoique ses accents mélodieux se soient encore souvent reproduits. Pendant les belles et douces nuits de printemps, lorsque la lune répand sa clarté mystérieuse, le navigateur attentif, distingue au milieu du bruit des vagues, les sons d'une voix admirablement tendre qui répète l'hymne du château de cristal, et il se souvient alors, sans trop le plaindre, du jeune comte palatin enlevé par la nymphe.

Le rocher célèbre de Lorelei, aujourd'hui Lurlei, rend depuis cet

événement un rare et magnifique écho qu'on vante et qu'on admire comme un don de la fée.

Un sauvage défilé dans lequel le Rhin mesure à peine soixante mètres de largeur, conduit à un large bassin borné à l'horizon par une petite ville d'un sombre aspect, resserrée entre le fleuve et de noirs rochers, c'est Saint-Goarshausen. Sur la montagne qui domine cette ville est le *Néa-Katz*, un vieux château dont Napoléon a fait une ruine. Un peu plus loin dans les terres, le burg de Reichenberg qui, démoli en partie dans ces dernières années, présente encore quelques salles assez bien conservées. On voit encore les colonnes de deux étages superposées de telle sorte que le chapiteau de l'une sert de piédestal à l'autre.

Un peu au-dessous de Saint-Goarshausen est Saint-Goar, qui compte à peu près quinze cents habitants. Cette ville doit son origine à un saint homme, qui vers le milieu du sixième siècle habitait en ce lieu un rocher, d'où il portait secours aux voyageurs et aux bateliers en danger.

Vers le milieu du sixième siècle de notre ère chrétienne, vint dans ces contrées désertes et encore peu habitées, saint Goar, pieux et zélé confesseur de la foi. Il se bâtit une cabane dans un endroit sauvage et en dessous de Lurlei, là où le fleuve, resserré dans un lit étroit de rochers, fait bondir ses flots.

Saint Goar ne se contenta pas de transmettre aux pauvres pêcheurs les doux enseignements du Christ, il apprit encore à ces simples gens maint art utile, tel que la culture de la vigne, des plantes légumineuses, et une meilleure construction pour leurs embarcations fluviales. La renommée de cet homme vénérable grandissait de jour en jour.

Sigisbert, roi des Francs, monarque chrétien d'une grande piété, ayant entendu faire l'éloge de saint Goar, désira le voir en personne. Le saint fut donc appelé à la cour, et s'acquit si bien les faveurs royales, que le monarque le traita d'ami et le nomma évêque de Trèves. Cette dignité toutefois ne pouvait convenir à cet homme de

bien, simple et modeste ; il préféra vivre toujours parmi les pêcheurs et être une seconde providence pour eux. Il ne quitta cette vie de bienfaisance et de charité qu'à un âge très-avancé. Au-dessus de sa cabane s'élèva, grâce à la vénération et à l'amour des contemporains, une chapelle que visitaient de nombreux pèlerins. La dévotion se réfugiait auprès de sa tombe, et la croyance populaire de ce temps attribuait à ses reliques la vertu de guérir toute espèce de maladie. Dans la suite, cette chapelle, enrichie d'une multitude de dons pieux, fut transformée en couvent. Tout pèlerin voyageant le long du fleuve allait y faire sa prière. On disait même que malheur arrivait à qui passait devant le couvent sans y entrer. Charlemagne lui-même, aurait éprouvé la vérité de cette croyance. Un jour, il laissa la chapelle de côté; mais en descendant le Rhin, il se vit tout à coup enveloppé d'un brouillard qui tomba sur la surface des eaux, et qui rendit la continuation du voyage impossible. Le puissant monarque ne put poursuivre sa route qu'après avoir réparé son omission et fait sa prière sur le tombeau du saint.

Parmi les nombreuses cures miraculeuses qui s'opéraient auprès des reliques de saint Goar, on cite, entre autres, la célèbre guérison de Fastrade, épouse de Charlemagne, laquelle, ne cherchant qu'un adoucissement à une maladie dangereuse, recouvra entièrement la santé. Ce fut auprès des mêmes reliques que les fils de Louis le Débonnaire se réconcilièrent, après avoir été divisés par une haine sanglante, lors du partage de l'empire.

La richesse toujours croissante du couvent y attira plus tard une bande de voleurs qui s'emparèrent à force ouverte de tous les trésors. Les scélérats mirent ensuite le feu au couvent, et toutes les archives et les reliques devinrent la proie des flammes. Mais les pieux chrétiens du moyen âge relevèrent l'église, et les pèlerinages incessants y attirèrent grand nombre de familles qui y bâtirent leurs demeures. C'est ainsi que peu à peu s'est formée la jolie petite ville qui porte le nom de l'ermite thaumaturge, de même que Goarshausen, située du côté opposé.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

Saint-Goar a un aspect moderne, mais elle possède pourtant quelques monuments du moyen âge. Ainsi l'ancienne église, construite au septième siècle, brûlée quatre cents ans plus tard et reconstruite dans le siècle suivant. La maison des Templiers est un assez beau morceau d'architecture; mais l'édifice le plus curieux est le château du palatin, sur la route de Bubenheim. On mange à Saint-Goar un petit poisson excellent qu'on ne pêche que là, et que l'on nomme salmerin.

Il n'y a pas encore longtemps, il existait à Saint-Goar un usage assez singulier. Dès qu'un étranger arrivait, les personnes qui le connaissaient le conduisaient devant la maison de la douane, où est scellé dans le mur un collier de cuivre jaune. Il était alors obligé de choisir les parrains qui lui mettaient le collier, en lui demandant s'il voulait être baptisé à l'eau ou au vin. S'il optait pour l'eau, on versait sur sa tête un seau tout entier pour le laver du péché d'avarice. Si au contraire il choisissait le vin, il devait faire une aumône assez forte aux pauvres, et vider trois fois un verre de vin à la santé du souverain et de l'aimable compagnie. Après quoi on lui posait sur la tête une couronne dorée, et il était prié d'inscrire son nom sur le livre de l'ordre du *Hœnseln* (mot à mot : *se moquer de quelqu'un*). On trouve sur le registre de l'ordre du Hœnseln les noms de Gœtz de Berlichingen, de l'électeur palatin Frédéric V et de François de Sickingen.

Un peu plus loin, une masse imposante s'offre au regard; c'est le Rheinfels, un des plus merveilleux châteaux des bords du Rhin. Jadis soixante cités riveraines se liguèrent contre ce burg, dont le propriétaire, Thierry le riche, frappait d'impôts la navigation du fleuve. Quand la puissance de Thierry fut détruite, le Rheinfels passa aux landgraves de Hesse. C'était la plus forte place du Rhin, après celle d'Ehrenbreistein, que nous trouverons en face de Coblentz. Napoléon fit pourtant sauter le Rheinfels en 1807. Tout croula, excepté les quatre murs de la chapelle. On y voit encore sept cachots avec leurs oubliettes, trois étages de croisées, des ogives de cinquante pieds

d'ouverture et une quantité d'inscriptions. Aujourd'hui ce fier Rheinfels n'est plus qu'un vieil invalide à qui l'on donne en passant quelques kreutzers. On a bâti une auberge à côté, et l'aubergiste, moyennant un pourboire, vous confie les clefs de la grande ruine. Ainsi finissent les vieux châteaux les plus terribles.

Dans la guerre de Sept ans, un officier français, M. de Gelb, proposa au maréchal de Castries d'enlever le Rheinfels. Le maréchal accepte la proposition et confie un détachement à l'officier. Celui-ci embarque ses hommes et les place, immobiles, les uns contre les autres, pour que, dans l'ombre, leurs habits blancs figurent un chargement de sacs de farine. Il arrive au pied de la forteresse au moment même où le commandant hessois, sans défiance, donnait un bal aux dames de Saint-Goar. La sentinelle ne fait aucune attention à ce prétendu chargement de farine, et elle est tuée aussitôt par les Français qui sautent à terre. Le poste est également surpris et désarmé, et c'est ainsi que les Français arrivent jusqu'à la salle de danse, où le commandant et son état-major sont faits prisonniers. Du reste, les officiers français rassurent les femmes, ordonnent à la musique de continuer, et le bal, un instant interrompu, reprend de plus belle ; seulement les dames avaient changé de cavaliers.

Le bateau passe ensuite devant Werleau, Nochern, Welmich et Thurmberg. Au-dessus de Welmich est le château de la Souris, *die Maus,* qui fut bâti par Kuno de Falkastein, archevêque de Trèves, et qui prit le nom de Kunoburg. Les comtes de Katznellenbogen, propriétaires de la forteresse du Chat, *die Katz,* donnèrent par dérision à Kunoburg le nom de la Souris. Kuno de Falkastein accepta le nouveau nom en disant : « Désormais, c'est la souris qui fera peur au chat, » et il tint parole.

« La Souris, dit Victor Hugo, quoique tombée aujourd'hui, est encore une redoutable et sinistre commère, sortie jadis armée et vivante, avec ses hanches de lave et de basalte, des entrailles mêmes de ce volcan éteint qui la porte, ce semble, avec orgueil. »

L'intérieur du *Chat* est complétement démantelé.

On raconte qu'au quatorzième siècle il y avait dans le clocher de Welmich une cloche d'argent qu'on ne sonnait que pour les prières des quarante heures, quand un seigneur de Welmich était malade et en danger de mort. Falkastein, ayant besoin d'argent, confisqua la cloche. Le prieur de Welmich accourut aussitôt chez le burgrave.

— Tu veux ta cloche? dit celui-ci en l'apercevant, — eh bien! tu l'auras, et elle ne te quittera plus.

Aussitôt il attacha la cloche au cou du prêtre et le jeta dans un puits profond.

Le lendemain Falkastein tomba malade, et l'astrologue qui veillait près du burgrave entendit avec terreur le glas de la cloche d'argent sortir de terre. Falkastein prêta l'oreille, poussa un cri et rendit l'âme. Depuis ce temps, disent les braves gens de Welmich, quand revient l'anniversaire de la mort de Falkastein, on entend distinctement la cloche d'argent tinter sous la montagne. Ce prodige se renouvelle tous les ans le 18 janvier. Quel malheur que l'on ne se promène sur le Rhin que pendant l'été!

Après avoir laissé sur les deux rives quelques petits villages sans importance, nous voyons s'élever les châteaux du Liebenstein (rocher de l'amour) et de Sternberg (montagne de l'étoile), que l'on désigne souvent sous le nom de *die Brüder* (les deux frères). Ils doivent ce nom à la ressemblance de leur position et à la légende qui se rattache à leurs ruines.

Le chevalier Kurt de Liebenstein vivait dans l'antique château de ce nom, situé près de Hirzenach. Il avait déjà soutenu maint combat pour son empereur et protégé le bon droit au prix de son sang, lorsqu'il songea à passer ses vieux jours dans le repos. Deux excellents fils, à la fleur de l'âge, ne songeaient qu'à rendre leur père heureux.

Henri et Conrad étaient à juste titre l'orgueil de leur père. Tous les deux avaient, au même degré, le sentiment chevaleresque, l'amour de la justice et une préférence marquée pour les armes; sur

tous les autres points, cependant, ils ne se ressemblaient guère. Henri, l'aîné, sérieux, calme et taciturne, recherchait les plaisirs de la famille, dès que la paix le lui permettait; Conrad, au contraire, vif et fougueux, se laissait dominer par l'impression du moment, et tout le monde était charmé de son air franc et ouvert.

A Liebenstein avait grandi avec eux Hildegarde, orpheline et parente de la maison, issue de la souche des Brünser. Les frères l'aimaient comme une sœur; dès leur enfance, ils l'avaient regardée comme telle. Mais lorsque les jeunes gens furent devenus des hommes, Kurt pensa devoir leur découvrir leur position vis-à-vis d'Hildegarde, et il leur exprima son désir que l'un d'eux la recherchât en mariage. Dès ce moment, les frères eurent des yeux tout autres pour Hildegarde; l'amour s'empara d'eux, et tous les deux cherchèrent à se faire aimer de la jeune fille.

Henri lui vouait un culte intérieur qu'il exprimait rarement par des paroles; Conrad ne maîtrisait pas aussi facilement la fougue de la première jeunesse; son amour, quoique moins profond, était plus expressif; aussi fut-il préféré à Henri. Celui-ci, par une généreuse abnégation, cacha sa plaie et eut l'âme assez noble pour prendre part au bonheur de Conrad. Quoique le vieux chevalier, qui avait bien sondé le cœur de ses enfants, eût préféré une union entre Henri et Hildegarde, il ne voulut point mettre d'obstacle au libre choix de la jeune fille. Son consentement ne se fit pas attendre. Il désira que la célébration des noces fût des plus splendides. Le mariage ne devait cependant avoir lieu qu'après l'achèvement d'un nouveau château auquel serait donné le nom de Sternberg; et Kurt fit élever cet édifice à proximité de sa demeure, afin que la famille pût ainsi jouir d'une union non interrompue.

Mais le destin en avait décidé autrement. Quoique Henri n'enviât point son bonheur à son frère, il sentit pourtant qu'il lui serait impossible d'en être toujours le calme spectateur; il aspirait à une vie plus active, au milieu de laquelle il pût oublier son fatal amour ou trouver une mort héroïque.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

Dans cette disposition d'esprit, il accueillit avec empressement l'appel de saint Bernard de Clairvaux, qui prêchait une nouvelle croisade. Un enthousiasme général fut la suite de cet appel. Une multitude de chevaliers et de voyageurs s'équipèrent; sur toutes les montagnes flotta l'étendard de la croix, et des milliers de cœurs héroïques palpitèrent de l'espoir de délivrer le saint Sépulcre. Henri déclara à son père qu'il allait partir aussi pour la Palestine avec la première armée des croisés. Kurt, connaissant les motifs de son fils, les approuva par son silence. Le château n'était pas encore achevé, les noces du frère n'étaient pas encore célébrées que déjà le jeune homme se lançait avec un escadron de combattants d'élite dans la direction de la Terre sainte.

Dans toutes les contrées du Rhin, dans toutes les races nobles, telles que les Brünser de Rüdesheim, Frédéric de Souabe, Gilgen de Lorch et bien d'autres, il y eut des hommes enthousiastes qui accompagnèrent le jeune chevalier.

Peu de temps après le départ d'Henri, le père fut atteint d'une maladie dangereuse; et le jour même où la dernière main couronna le château de Sternberg, Kurt mourut. Le mariage dut être reculé d'un an. Cette circonstance, qui contrariait Conrad, fut cependant l'origine d'un changement total dans ses vues. En relation avec quelques compagnons dissolus du voisinage, qui lui peignaient le mariage comme un joug gênant, Conrad commença à regarder Hildegarde d'un œil indifférent, et son amour diminua à mesure que ses amis le rendaient plus enclin aux plaisirs bruyants de la chasse et des orgies.

Quelques mois plus tard, on reçut des nouvelles d'Henri, qui était en Palestine. Il s'était déjà distingué en maintes rencontres; l'armée chrétienne ne prononçait son nom qu'avec admiration; les ennemis redoutaient la puissance de son glaive. Conrad prit la plus grande part à ce récit; il n'était point envieux, mais il se reprochait à lui-même de passer ses jours dans l'inaction ou bien dans des occupations futiles, tandis que le champ de la gloire et de la renommée lui

était également ouvert. Son projet de joindre l'armée des croisés fut aussitôt conçu qu'exécuté. Ayant dit un court adieu à sa fiancée qui fondait en larmes, il partit pour la guerre sainte.

Son voyage fut heureux; mais comme un désespoir pareil à celui qui poussait son frère ne l'aiguillonnait point, il n'atteignit pas non plus la célébrité d'Henri; il se fatigua bientôt de cette interminable expédition accompagnée de peines et de privations de tout genre, et revint en Europe après un court séjour en Palestine. Mais avant de s'embarquer à Constantinople, il fit la connaissance d'une belle dame grecque parée de tous les charmes de la jeunesse; il va sans dire qu'il en devint éperdument épris. Il fit toutes les démarches pour se faire aimer d'elle. Il était beau, bien fait, vif et gracieux; la belle ne lui résista pas, et il commit la sottise d'épouser une femme peu connue, issue d'une nation étrangère; il oublia tout à fait le serment qu'il avait juré dans sa patrie, et il amena avec lui sa nouvelle épouse.

Hildegarde passait des jours assez tristes dans son appartement, pensant à son malheureux sort. Un jour qu'elle jetait ses regards sur le magnifique château de Sternberg, qui devait, selon toute apparence, demeurer inhabité, elle vit, non sans surprise, des voyageurs accompagnés de bêtes de somme entrer dans ses murs. Qui donc pouvait ainsi, à son insu, prendre domicile dans le château de son père adoptif, en l'absence des deux frères propriétaires; elle appela sa suivante, et lui ordonna de prendre des informations. Les nouvelles qu'elle reçut lui fendirent le cœur; un événement aussi inattendu la précipita dans un abîme de douleurs. Conrad, disait-on, revient de la guerre contre les infidèles, il a contracté des nœuds indissolubles avec une femme grecque d'une beauté ravissante, il fera demain son entrée à Sternberg, qu'il a choisi pour sa résidence.

Tout cela était vrai. La malheureuse abandonnée vit son fiancé infidèle faire, avec une épouse étrangère, une entrée triomphale à Sternberg. Conrad n'eut garde de jeter un regard sur le château voisin de Liebenstein; il ne voulut point, par un coup d'œil, trou-

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

bler le bonheur qu'il ressentait à côté de sa belle épouse. Il y eut dès lors fête sur fête. La musique et les chants d'allégresse se faisaient entendre tous les jours à Sternberg, les vastes salles du château ne désemplissaient pas de visiteurs qui venaient complimenter le jeune couple et prendre part aux festins; Liebenstein en fut d'autant plus triste. Hildegarde évitait les appartements donnant sur le château voisin, et alla habiter une aile opposée. Elle passait ses heures dans cette retraite, s'occupant des soins domestiques et d'exercices de piété.

Un soir bien tard, lorsqu'à Liebenstein tout le monde était plongé dans un profond sommeil, un chevalier étranger vint demander pour lui et ses valets l'hospitalité pour la nuit. L'intendant lui accorda sa demande avec empressement, et le chevalier fut mené à ses appartements; Hildegarde n'apprit que le lendemain matin l'arrivée du chevalier. Quelle fut sa surprise en reconnaissant dans l'inconnu son parent Henri. Le voilà donc revenu aussi; non parce qu'il était las de guerre, mais parce qu'il avait appris l'étrange union de son frère, et que la pensée de ce que souffrait Hildegarde dans son isolement ne lui laissait plus de repos en pays étranger.

La contrariété et la douleur contractaient les traits d'Henri aux récits souvent interrompus que lui fit de ses malheurs la pâle et souffrante Hildegarde. Sans dire mot de ce qu'il venait de décider intérieurement, il la conjura d'être calme et d'attendre un meilleur avenir. Puis il se reposa pendant quelques jours des fatigues de ce long voyage, sans qu'à Sternberg âme qui vive fût informée de son retour.

Le quatrième jour enfin, il envoya un confident à son frère afin de le provoquer à un combat singulier et à outrance pour avoir violé les lois de la chevalerie et les serments jurés à la jeune fille. Conrad releva le gant , et le lendemain devait être témoin de la scène terrible du duel entre les deux frères. Déjà au point du jour se trouvaient, sur l'étroite langue de terre qui sépare les deux châteaux, les combattants qui, d'après le vœu de la nature, auraient

dû former un nœud indissoluble de concorde et d'amour. Les glaives étaient tirés, le signal d'attaque pour le jugement de Dieu était déjà donné, lorsque tout à coup se précipite entre les deux frères une figure féminine couverte d'un épais voile. « Qu'allez-vous faire? dit-elle d'une voix et d'un geste pleins de dignité, voulez-vous vous plonger le fer l'un dans le cœur de l'autre, fratricides, est-ce pour moi? Je vous défends ce combat abominable et sacrilége; il serait d'ailleurs sans résultat, ma résolution est prise. Aujourd'hui même j'entre dans un couvent, où je passerai des jours paisibles dans la prière. J'implorerai la miséricorde divine, afin qu'elle vous pardonne, à vous, chevalier Conrad, ainsi que je vous pardonne, et qu'elle répande sur vous, chevalier Henri, la bénédiction et le bonheur terrestre en récompense de votre générosité et de votre sacrifice pour moi. » Après avoir prononcé ces paroles, elle descendit la montagne vers la chaussée où elle était attendue par sa suite, et partit immédiatement avec elle pour le couvent voisin.

Les frères se réconcilièrent. Chacun retourna à son château. Quoiqu'il n'y eût pas encore entre eux de relations bien cordiales, bien intimes, il s'établit cependant une paix durable, et Conrad se rendait même de temps en temps à Liebenstein. Henri conserva toujours de l'éloignement pour sa belle-sœur étrangère, parce qu'il ne supportait qu'avec peine sa vanité et sa manière d'agréer les hommages que lui adressaient d'autres chevaliers. Or un malheur épouvantable pour Conrad rapprocha les deux frères. Déjà depuis longtemps la dame grecque entretenait un commerce clandestin avec un jeune chevalier reçu à Sternberg, et par une nuit obscure elle s'enfuit avec lui. Conrad ouvrit enfin les yeux sur la conduite indigne de son épouse, et, pour toujours guéri de sa passion pour cette étrangère, il reconnut en même temps l'énormité de son crime envers Hildegarde. Et peu à peu se ralluma, excité par le repentir même, l'amour dans le cœur de Conrad, qui n'en fut que plus à plaindre, le noble objet de son premier attachement étant pour jamais perdu pour lui. La seule consolation qu'il trouva à partir de ce moment, ce fut l'amitié de

Rouargue frères, del. et sc. Imp. F.Chardon aîné, r. Hautefeuille.

MARCHÉ A BOPPART.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

son frère; ils ne se quittèrent plus, et vécurent ensemble à Liebenstein ; le château de Sternberg fut dès lors triste et désert.

Hildegarde demeura fidèle à ses vœux monastiques, et légua sa fortune considérable aux pauvres de la contrée. L'amitié des deux frères ne fut point troublée pendant leur vie. Les deux châteaux, à la mort de Conrad et d'Henri, sont devenus l'héritage du chevalier Bromser de Rudesheim, et sont encore appelés aujourd'hui « les Frères. »

Sur la rive gauche apparaît Boppart, dont la fondation est attribuée à Drusus. Cette ville eut une certaine importance au moyen âge, et elle fut, à plusieurs reprises, la résidence des rois francs. Cependant, après avoir eu l'honneur d'être une ville libre impériale, elle fut cédée par l'empereur Henri VII à son frère Baudoin, archevêque de Trèves, qui la réunit à l'Électorat. Cela ne se fit pas sans protestation de la part des habitants, qui ne se rendirent qu'après douze jours de siége.

Boppart est située sur le Konigsbach, un petit ruisseau qui se jette dans le Rhin. Elle a encore quelques monuments qui attestent sa grandeur passée : l'Ottosburg avec ses deux tours surmontées de flèches aiguës, réunies par un pont; l'église des Carmes, qui renferme quelques beaux tableaux, et les ruines d'une ancienne chapelle.

Le château impérial, autrefois résidence des souverains, n'offre plus que des murailles en décomposition, fidèle image de l'ancien empire lui-même.

Je ne sais si la bourgeoisie de Boppart a conservé ses antiques qualités d'activité et d'intelligence. Les habitants de cette ville étaient en bon renom auprès des empereurs, car leur voix avait autant de poids dans la balance électorale que leurs bras étaient fermes pour châtier les brigandages des seigneurs, à une époque où la force du poignet faisait la loi. Ils repoussèrent aussi avec fermeté et indépendance les prétentions arbitraires de l'archevêque de Trèves, qui posséda longtemps leur ville à titre de gage. La famille des *Bayer de*

Boppart se distinguait surtout par sa noblesse de cœur et sa bravoure. Le souvenir de l'un des membres de cette famille, du chevalier Conrad Bayer, est encore l'orgueil des habitants de Boppart. C'est à lui que le couvent de Marienberg, qui s'élève sur une colline au-dessus de la ville, doit son origine. Il se distingua tout particulièrement par ses exploits au siége de Ptolémaïs en Syrie. Voici ce que rapporte la tradition sur ce double fait.

Lorsque l'empereur Frédéric Barberousse entreprit son aventureuse croisade contre le sultan Saladin, croisade à laquelle prirent part Richard Cœur de Lion et Philippe-Auguste, Conrad de Boppart, la fleur de la chevalerie rhénane, resta dans sa patrie, au lieu de prendre part à la croisade. Le prétexte avoué était la nécessité d'assurer, en l'absence de l'empereur, à sa ville natale la navigation du Rhin, compromise par des attaques fréquentes de brigands de tout rang.

Son motif réel était toutefois un vœu qu'il avait fait en secret à une demoiselle noble nommée Marie, qui avait su profiter de l'ardeur de sa passion pour le contraindre à rester auprès d'elle. Mais quand les pèlerins, revenant d'Orient, eurent répandu la renommée des exploits de chevalerie, Conrad se repentit du vœu qu'on lui avait arraché. Sa vie monotone lui pesait, il ne trouvait plus qu'ennui et uniformité dans la chasse aux loups et aux sangliers ; ses pensées étaient en Palestine, et son cœur s'éloignait de plus en plus de celle qui le retenait. Prenant enfin une fière résolution, il lui renvoya l'anneau d'or qu'elle lui avait donné et lui redemanda sa promesse, puis il se prépara au voyage en Terre sainte.

Pendant le temps de ces préparatifs, il se trouvait un jour à la chasse ; au plus épais fourré de la forêt il vit venir un jeune homme aux armes étincelantes, monté sur un cheval d'une éclatante blancheur. La visière baissée ne permettait pas de reconnaître ses traits, mais sa voix lugubre annonçait qu'il était question d'un combat à mort pour venger l'honneur de la jeune fille qu'il avait trompée. Le chevalier, persuadé que le frère de sa fiancée était de retour d'Asca-

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

lon, fut joyeux à l'idée de rompre entièrement à la pointe de l'épée les nœuds qui l'avaient retenu jusque-là. Le combat commença. Après quelques estocades, le champion inconnu tomba de cheval, baigné dans son sang. Conrad court à son secours, soulève son casque d'où s'échappe une forêt de cheveux noirs bouclés, jette un regard rapide sur le visage du blessé et reconnaît Marie, sa fiancée. Son amour, qui s'était éteint par la passion de la gloire, se réveille alors dans toute sa violence; mais il était trop tard. La jeune fille expira dans ses bras. Conrad désespéré lui fit élever sur cette colline même un magnifique monument, et consacra la plus grande partie de sa fortune à fonder et à doter un cloître au même endroit. C'est ainsi que s'éleva Marienberg.

Après avoir rempli ce triste devoir, il prit la croix et partit pour la Palestine, dans l'intention de se joindre à l'armée de l'empereur Frédéric. Arrivé en Orient, il se fit recevoir au nombre de ces moines guerriers qui se proposaient pour tâche la délivrance du temple de Salomon et du saint Sépulcre. Il eut l'honneur de monter l'un des premiers à l'assaut de Ptolémaïs, sous les ordres de Richard Cœur de Lion. Le nom de Conrad Bayer de Boppart est mentionné dans les poésies qui éternisèrent la gloire du monarque anglais.

Le couvent de Marienberg est maintenant aboli. La science médicale l'a converti en un établissement où les malades sont traités par l'eau froide, d'après le modèle de celui de Priesnitz. La vogue dont il jouit est considérable. Sur une colline éloignée, un calvaire, avec les stations qui y conduisent, rappelle encore la longue expiation que s'imposa, pour sa faute, le brave chevalier Conrad de Boppart.

C'est aussi près de Boppart, à Lahneck, que s'est conservé le souvenir de la vaillance des douze templiers. A la suite du supplice de Jacques de Molay et de ses compagnons, quelques chevaliers du Temple se dispersèrent; mais le pouvoir ecclésiastique de Rome hâtait partout le supplice des fugitifs. L'archevêque de Mayence fut invité à se défaire de tous les templiers qui s'étaient réfugiés dans

son diocèse, et le prélat, soumis aux ordres du souverain pontife, résolut de commencer par les douze templiers qui occupaient le château de Lahneck. Une forte division de troupes archiépiscopales enveloppa le fort, et un siége régulier s'établit.

Les templiers assiégés opposèrent aux attaques de leurs ennemis une froide résistance; ils repoussèrent plusieurs assauts, et maint soldat ennemi, frappé de pierres ou atteint par les balles, fut précipité pour ne plus se relever. Les épiscopaux, enflammés par la rage en voyant que douze chevaliers bravaient toute une armée, tentèrent un assaut général. Pendant la nuit, le château fut escaladé de tous les côtés à la fois, et, malgré la valeur des douze glorieux compagnons, il fut emporté. Dans cette effroyable mêlée, où ils s'encourageaient mutuellement à bien mourir, ils perdirent tous la vie, excepté un seul, qui tenait encore son glaive à la main, quoique son sang jaillît de plusieurs blessures.

Quand le chef des soldats épiscopaux vit ce chevalier encore debout au milieu de ses frères morts, il éprouva une admiration involontaire, et il lui offrit la vie et la liberté, pourvu qu'il consentît à demander grâce. Mais le chevalier, sans répondre à cette offre, lança par un suprême effort son épée contre ses ennemis, et termina sa défense héroïque en se précipitant sur leurs lances.

Un peu plus loin Braubach s'étend à l'entrée d'une vallée riche en mines de cuivre et de plomb argentifère. Braubach fut aussi une ville libre impériale comme Boppart, et, comme Boppart, elle perdit ses franchises. On arrive ensuite à Rhense, petite ville de deux mille âmes, qui s'élève sur la rive gauche. A quelques pas est le célèbre Kœnigstuhl (siége du roi). C'est là que se joua maintes fois la destinée des peuples de l'Allemagne.

Près de la porte de la ville et sur la grande route, dans un endroit abrité par l'épais feuillage de hauts noyers, se trouvent encore quatre pierres, autour desquelles le paysan laboure, sans le savoir, un sol que foulèrent aux pieds de nombreuses assemblées de princes, comtes, chevaliers et députés des villes. Au milieu du champ s'éle-

Rousrgue frères del. et sc. Imp. F. Chardon aîné, r. Hautefeuille.

BRAUBACH.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

son diocèse, et le prélat, soumis aux ordres du souverain pontife, résolut de commencer par les douze templiers qui occupaient le château de Lahneck. Une forte division de troupes archiépiscopales enveloppa le fort, et un siége régulier s'établit.

Les templiers assiégés opposèrent aux attaques de leurs ennemis une froide résistance; ils repoussèrent plusieurs assauts, et maint soldat ennemi, frappé de pierres ou atteint par les balles, fut précipité pour ne plus se relever. Les épiscopaux, enflammés par la rage en voyant que douze chevaliers bravaient toute une armée, tentèrent un assaut général. Pendant la nuit, le château fut escaladé de tous les côtés à la fois, et, malgré la valeur des douze glorieux assiégés, il fut emporté. Dans cette effroyable mêlée, où ils s'encourageaient mutuellement à bien mourir, ils perdirent tous la vie, excepté un seul, qui tenait encore son glaive à la main, quoique son sang jaillît de plusieurs blessures.

Quand le chef des soldats épiscopaux vit ce chevalier encore debout au milieu de ses frères morts, il éprouva une admiration involontaire, et il lui offrit la vie et la liberté, pourvu qu'il consentît à demander grâce. Mais le chevalier, sans répondre à cette offre, lança par un suprême effort son épée contre ses ennemis, et termina sa défense héroïque en se précipitant sur leurs lances.

Un peu plus loin Braubach s'étend à l'entrée d'une vallée riche en mines de cuivre et de plomb argentifère. Braubach fut aussi une ville libre impériale comme Boppart, et, comme Boppart, elle perdit ses franchises. On arrive ensuite à Rhense, petite ville de deux mille âmes, qui s'élève sur la rive gauche. A quelques pas est le célèbre Koenigstuhl (siége du roi). C'est là que se joua maintes fois la destinée des peuples de l'Allemagne.

Près de la porte de la ville et sur la grande route, dans un endroit abrité par l'épais feuillage de hauts noyers, se trouvent encore quatre pierres, autour desquelles le paysan laboure, sans le savoir, le sol que foulèrent aux pieds de nombreuses assemblées de princes, comtes, chevaliers et députés des villes. Au milieu du champ s'é-

vait, sur quatre piliers terminés en voûte, le célèbre Kœnigstuhl. C'était une estrade découverte, construite de pierres de taille, mesurant vingt-quatre pieds de diamètre sur dix-huit d'élévation, avec sept siéges pour les électeurs, et un huitième pour l'empereur lui-même. On y parvenait, du côté du sud, par quatorze degrés qui aboutissaient vers le haut à une porte de fer. Ce monument était d'une grande sobriété d'architecture; on avait seulement sculpté dans la pierre l'aigle impériale, et à côté les armes de Mayence, de Trèves et des autres villes électorales.

C'est sur le Kœnigstuhl, terrain neutre de l'empire, situé entre les territoires de Cologne, de Trèves et de Mayence, que s'assemblaient les princes allemands pour conférer sur les affaires de l'empire, rétablir la paix après de longues et sanglantes querelles, pour élire les empereurs et parfois aussi pour les déposer. Wenzel, fils de Charles IV fut en effet précipité du trône par les princes-électeurs. Nonchalant et adonné à toutes les jouissances d'une vie voluptueuse, il ne pouvait opposer qu'une impuissante digue à la sauvagerie de ces temps, où la force matérielle disposait de tout. Il gouvernait en outre tyranniquement le pays, et donnait fréquemment de la besogne à son compère le bourreau, comme il l'appelait. Une telle conduite souleva le peuple; on lui enleva en 1400 une couronne qui n'avait plus l'auréole de la consécration papale. On montre encore aujourd'hui au delà du Kœnigstuhl, près du Rhin, la petite chapelle où prièrent les électeurs avant de le condamner. Là fut élu empereur, en 1346, Charles IV, le père de l'indigne Wenzel; là Maximilien prêta le serment de l'empire, quand il se rendit en 1486 à Aix-la-Chapelle pour y être couronné; là on s'occupa des périls de la chrétienté après la prise de Constantinople par les Turcs; là, en un mot, on délibéra sur un grand nombre de situations qui se rattachent aux époques les plus glorieuses de l'histoire d'Allemagne. Bien que le Kœnigstuhl ait été dernièrement reconstruit, ce n'est plus qu'une masse de pierres pour qui ne sait pas rendre par la pensée la vie à cette place déserte. Il faut, quand on le visite, se reporter aux

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

temps où les princes de Hohenzollern, de Wittelsbach, de Nassau s'en approchaient en grande pompe, revêtus de cuirasses et de casques empanachés, montés sur de vigoureux coursiers; aux temps où les électeurs, avec leurs robes d'hermine, gravissaient majestueusement les degrés de l'estrade, où les airs retentissaient de solennelles fanfares des trompettes et des timbales, après que les hérauts avaient proclamé en face des peuples assemblés le nom du nouvel élu.

« On voyait encore, il n'y a pas un demi-siècle, dit Victor Hugo, le siége royal, l'antique Kœnigstuhl. Le Kœnigstuhl pris dans son ensemble, avait dix-sept pieds allemands d'élévation et vingt-quatre de diamètre. Voici quelle en était la figure : sept piliers de pierre portaient une large plate-forme octogone de pierre, soutenue à son centre par un huitième pilier plus gros que les autres, figurant l'empereur au milieu des sept électeurs. Sept chaises de pierre, correspondant aux sept piliers au-dessus desquels chacune d'elles était placée, occupaient, disposés en cercle et se regardant, sept des pans de la plate-forme. Le huitième pan, qui regardait le midi, était rempli par l'escalier, massif degré de pierre composé de quatorze marches, deux marches par électeur. Tout avait un sens dans ce grave et vénérable édifice. Derrière chaque chaise, sur la face de chaque pan de la plate-forme octogone, étaient sculptées et peintes les armoiries des sept électeurs : le lion de Bohême, les épées croisées de Brandebourg ; Saxe, qui portait d'argent à l'aigle de gueules ; le Palatinat, qui portait de gueules au lion d'argent; Trèves, qui portait d'argent à la croix de gueules, Cologne, qui portait d'argent à la croix de sable; et Mayence, qui portait de gueules à la roue d'argent. Ces blasons, dont les émaux, les couleurs et les dorures se rouillaient au soleil et à la pluie, étaient le seul ornement de ce vieux trône de granit.

« C'était là qu'en plein air, sous les souffles et les rayons du ciel, assis dans ces rigides fauteuils de pierre, sur lesquels s'effeuillaient les arbres et courait l'ombre des nuages, rudes et simples, naïfs et augustes comme des rois d'Homère, les antiques électeurs d'Allemagne

élisaient entre eux l'empereur. Plus tard, ces grandes mœurs s'effacèrent, une civilisation moins épique convia, autour de la table de cuir de Francfort, les sept princes portés vers la fin du dix-septième siècle au nombre de neuf par l'accession de Bavière et de Brunswick à l'Électorat.

« Les sept princes qui s'asseyaient sur ces pierres au moyen âge étaient puissants et considérables. Les électeurs occupaient le sommet du saint Empire. Ils précédaient, dans la marche impériale, les quatre archimaréchaux, les quatre landgraves, les quatre burgraves, les quatre comtes, chefs de guerre, les quatre abbés, les quatre bourgs, les quatre chevaliers, les quatre villes, les quatre villages, les quatre rustiques, les quatre marquis, les quatre comtes, les quatre seigneurs, les quatre montagnes, les quatre barons, les quatre possessions, les quatre veneurs, les quatre offices de Souabe et les quatre serviteurs. Chacun d'eux faisait porter devant lui, par son maréchal particulier, une épée à fourreau doré. Ils appelaient les autres princes *les têtes couronnées*, et se nommaient *les mains couronnantes*. La bulle d'or les comparait aux sept dons du Saint-Esprit, aux sept collines de Rome, aux sept branches du chandelier de Salomon. Parmi eux, la qualité électorale passait avant la qualité royale ; l'archevêque de Mayence marchait à la droite de l'empereur, et le roi de Bohême à la droite de l'archevêque. Ils étaient si grands, on les voyait de si loin en Europe, et ils dominaient les nations de si haut, que les paysans de Wesen, en Suisse, appelaient et appellent encore les sept aiguilles de leur lac *Sieben Churfürsten*, les Sept Électeurs.

« Le Kœnigstuhl a disparu, les électeurs aussi. Quatre pierres aujourd'hui marquent la place du Kœnigstuhl ; rien ne marque la place des électeurs. »

De l'endroit où nous sommes jusqu'à Coblentz, il ne nous reste plus à visiter que quelques bourgs, parmi lesquels le superbe Stolzenfels. Dans ce parcours que nous venons de faire depuis Mayence, nous avons vu le Rhin aller, revenir et se démener au milieu d'une nature tourmentée, volcanique, tantôt large comme une mer, tantôt res-

séré entre deux montagnes qui l'étouffent. De chaque côté des monts sourcilleux, des pics inaccessibles couronnés de burgs, de ruines, de nids de vautours. La vigne, qu'on dirait cramponnée aux rochers, couvre le flanc des deux rives ; puis au pied de ces mamelons, des villages riants, ombragés d'aunes qui se baignent dans le fleuve. Ce sont deux spectacles différents, deux natures, deux contrastes : en haut, le rocher, la ruine, un monde disparu ; en bas, la maison qui sourit, le jardin qui embaume, le mouvement et la vie.

Voici Nicoler Landstein sur la rive droite, et Cupellen sur la rive gauche. Je vous ai raconté l'histoire des méchants nains qui dévastaient le pays de Lorch. Permettez-moi de travailler un peu à la réhabilitation de ces petits êtres et de prouver qu'ils n'étaient pas tous aussi méchants qu'on le croit.

A Cupellen, il y avait une grande quantité de nains, et beaucoup de fermiers leur devaient leur fortune. Lorsque ces petits êtres voulaient se dévouer à une famille, ils commençaient par jeter de l'ordure dans le pot au lait. Si, malgré cela, le paysan et sa famille buvaient le lait, ils entraient dans la maison et aidaient à tous les travaux ; de sorte qu'un fermier pouvait faire avec un seul domestique ce que d'autres n'auraient pu faire avec six valets, et une seule servante pouvait tenir toute la maison en ordre. Les chevaux, toujours bien étrillés, avaient leur nourriture et la litière fraîche, les vaches étaient traites, on n'avait plus qu'à boire leur lait ; le grain, transporté dans la grange, était battu et vanné ; les chambres étaient toujours propres, la batterie de cuisine brillait comme l'or et l'argent ; la propreté était si grande dans la maison, qu'on aurait pu manger sur le sol ; et tout cela s'effectuait sans que personne sût comment ; et pour tout ce travail ces petits nains ne demandaient qu'un petit pot de crème par jour. Ce n'était pas trop en vérité. Cependant il arrivait souvent que certains paysans fussent assez ingrats pour se moquer des bienfaisants serviteurs en leur donnant du lait aigre ; alors les petits bons hommes abandonnaient la maison, et le bonheur s'envolait avec eux.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

Certain paysan avait une servante qui venait à bout de toute espèce de besogne sans paraître se donner la moindre peine. Elle seule soignait la métairie qui autrefois occupait quatre servantes. Elle était naturellement aidée par les *cobolds*, cependant le fermier l'ignorait. Il eût volontiers voulu connaître comment elle venait à bout de sa besogne; mais il resta longtemps avant d'être sur les traces de la vérité. Enfin, il remarqua que la fille se levait toutes les nuits et se rendait à la cuisine; il l'y suivit, et fut témoin d'un spectacle qui le remplit d'effroi. En regardant à travers les fentes de la porte, il aperçut la fille occupée à préparer de la bouillie; la cuisine fourmillait de petits hommes rouges; chacun avait devant lui un petit plat dans lequel la servante mettait à chacun sa portion de bouillie.

Holà! pensa le paysan, je vais leur jouer un bon tour; et le lendemain il jeta une gousse d'ail dans le lait qui était resté.

La servante se leva comme d'habitude au milieu de la nuit, et alla dans la cuisine pour attendre les nains. Elle versa très-innocemment le lait dans la marmite; lorsque la bouillie fut prête, elle la servit aux cobolds; à peine en eurent-ils goûté qu'ils crièrent tous ensemble:

Ail, ail, ail,
Quittons ces lieux,
Le bonheur n'y reviendra pas;

et ils disparurent au même instant. Le lendemain matin la servante demanda son congé, et le paysan ne put savoir ce qu'elle était devenue; dès ce moment, tout ce qu'il entreprenait ne lui réussissait plus, et il devint en peu de temps aussi pauvre qu'il avait été riche auparavant.

Il arrive souvent que trop de bonté envers les nains les rend insolents et les chasse. Un certain meunier pourrait en dire quelque chose.

Un soir, il alla se coucher après avoir laissé dans son moulin trois sacs de grain non moulu, et à côté un morceau de pain beurré qu'il n'avait pas songé à manger à cause d'une colique dont il avait été atteint. Lorsqu'il se rendit le matin au moulin, il trouva son grain changé en belle farine, mais le morceau de pain avait disparu. Cela

étonna fortement le meunier, car il ne pouvait comprendre comment ce blé s'était moulu. Il voulut éclaircir ce mystère; à cet effet, il plaça dans son moulin quelques sacs de blé, et mit un morceau de pain beurré à côté; le soir il se blottit derrière un sac de farine pour voir comment se passerait la chose. Après être resté plusieurs heures dans une vaine attente, il commença à croire qu'il avait moulu lui-même le blé et qu'il avait mangé le morceau de pain beurré, puis qu'il avait oublié ces deux actions. Comme il pensait cela, il entendit remuer doucement à la porte du moulin, et aperçut, à la lueur de la lune, dont les rayons traversaient la lucarne, un petit nain tout nu qui courut aussitôt au morceau de pain et le mangea de très-bon appétit; ensuite ayant mis le moulin en mouvement, il se plaça sous le premier sac, l'enleva comme une cosse de pois, le vida dans la trémie et l'attacha presqu'en même temps à l'ouverture par où devait sortir la farine .Il l'examina pour voir si elle était bonne, et comme elle ne lui parut pas assez fine, il arrêta le moulin, retourna la meule et la tailla mieux que n'eût fait un meunier ou un tailleur de pierres. Le meunier resta pétrifié; il osait à peine respirer; cependant il voyait avec plaisir le petit nain manier si habilement ses outils. La meule étant taillée, le nain la remit à sa place, le moulin recommença à tourner, et bientôt le blé fut changé en belle et bonne farine. Alors il referma soigneusement le sac, se plaça dessous, le souleva et le remit à sa première place.

— Eh! voilà un habile ouvrier, pensa le meunier, il ne me coûtera pas beaucoup de gages. Je ne lui donnerai pas de sitôt son congé.

Chaque soir il déposait une grosse tartine à côté des sacs de blé, et dès ce moment il ne fit plus rien et devint très-riche, car le nain travaillait pour lui pendant la nuit; mettait-il un nombre considérable de sacs, le lendemain il ne trouvait plus un grain de blé à moudre.

Le meunier avait le cœur très-reconnaissant, il ne savait comment récompenser ce bon petit nain pour les services qu'il en recevait. Il est vrai qu'il lui donnait toujours une tartine, d'excellent

gâteau cuit avec de la fine fleur de farine, mais cela ne lui semblait pas suffisant. En voyant toujours le nain tout nu, il eut la malheureuse idée de lui faire faire un habillement complet; il croyait l'obliger d'autant plus que l'hiver approchait et que le froid aurait pu le saisir. Il se rendit aussitôt chez le tailleur et lui dit :

— Maître, faites-moi un petit habit, un petit pantalon et un gilet pour un enfant de cette grandeur.

Et en même temps il indique avec la main la taille du nain. Le tailleur le regarde avec étonnement et une expression qui semblait dire : Meunier, ton jugement n'est pas sain. Il lui dit cependant :

— Vous raillez-vous de moi, maître meunier? Je n'ai pas le temps de m'occuper de vos sottises.

Cependant le meunier insista, et le tailleur céda enfin.

— Eh bien ! au nom de Dieu, dit-il, puisqu'il faut absolument vous satisfaire, après-demain les habits seront chez vous.

Il tint parole, et le surlendemain au soir il apporta le petit habit, le pantalon et la veste. Entre temps le meunier avait fait faire de petits souliers, des bas, ainsi qu'une chemise. Il transporta le tout au moulin et le plaça sur une serviette à côté de la tartine. Le nain accourut à l'heure ordinaire. Il est impossible de décrire la joie que ce petit être ressentit en voyant ces vêtements; il oublia son morceau de pain, et n'eut rien de plus pressé que de mettre au plus vite bas, souliers, chemise, pantalon, gilet et veste, et, ainsi accoutré, il se mit à danser et à faire des gambades comme s'il eût perdu la tête; enfin il fit le tour du jardin, et en sortit en sautillant.

Des larmes de joie brillaient dans les yeux du meunier en voyant le nain aussi content.

— Maintenant je puis dire que je lui ai fait plaisir, s'écria-t-il; la joie lui a probablement ôté le goût de travailler cette nuit; cela ira d'autant mieux demain.

La nuit suivante, le nain ne revint point; la troisième, la quatrième, la cinquième nuit s'écoulèrent, le nain ne revint pas; enfin il ne reparut plus, et le meunier ne sut ce qu'il était devenu.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

Lorsque les nains servaient quelqu'un, ils voulaient être obéis ponctuellement; car la désobéissance était sévèrement punie par eux.

C'était la fête d'un village voisin. La plupart des paysans oublièrent leurs blés qui étaient mûrs dans les champs et qui n'attendaient que le moissonneur. Un paysan, cependant, ne se fiant pas au beau temps, envoya tous ses domestiques et ses servantes au champ pour moissonner. On se figure bien le désappointement de ces gens qui comptaient bien s'amuser, lorsqu'on les força à se rendre au champ; le son des violons et des flûtes leur perça le cœur. Cependant ils eurent beau prier, le fermier tint bon, et ils furent forcés de plier, s'ils ne voulaient recevoir leur paquet. Si la pièce de terre eût été de peu d'étendue, ils auraient eu la perspective d'avoir fini avant le soir, mais le champ mesurait plusieurs arpents, et, pour le moissonner, il ne fallait pas moins de trois journées.

Arrivés au champ, ils prirent à contre-cœur la faucille et commencèrent à moissonner. Ils n'eurent pas coupé deux gerbes, qu'ils jetèrent l'instrument d'un air découragé, et, murmurant contre la dureté de leur maître, ils se disaient que c'était vraiment un péché que de les forcer à renoncer aux plaisirs de la fête. Tout à coup ils entendirent derrière eux un bruyant éclat de rire, et, se retournant, ils virent un nain. Le premier serviteur leva sa faux en lui criant :

— Si tu ne cesses de rire, je te coupe en deux.

— Pourquoi restez-vous ici au lieu d'aller danser? répondit le nain tranquillement. Ne seriez-vous que des nigauds?

— Cela est facile à dire, répliqua le valet; nous voudrions bien aller à la danse, mais le fermier s'est mis en tête de moissonner tout ce champ aujourd'hui.

— En ce cas, dépêchez-vous, répondit le nain.

— Tu ne comprends rien à cela, murmura le moissonneur; passe ton chemin, et laisse-nous en repos.

— Je veux vous prouver cependant que j'y comprends quelque chose, répondit le nain. Je vous dirai, de plus, que je m'y entends mieux que vous-mêmes. Si vous voulez faire ce que je vous dirai,

je me charge de moissonner le champ en moins d'une heure.

— Et que nous faudra-t-il faire? s'ecrièrent-ils tous ensemble.

— Couchez-vous tous à terre et fermez les yeux. Ne les ouvrez pas pour regarder, car il pourrait vous en coûter cher. »

Ils firent ce que disait le nain, à l'exception cependant d'une servante qui, poussée par le démon de la curiosité, regarda en dessous. Que vit-elle? Le petit homme se plaça au milieu des épis et frappa dans ses mains. A son signal accoururent des milliers de petits nains pour recevoir ses ordres, puis ils se mirent gaiement à l'ouvrage, et, en moins d'une heure, le champ fut moissonné, à l'exception cependant de la partie qui était échue à la servante curieuse. Le petit nain battit des mains de nouveau, et en un clin d'œil toute la bande laborieuse avait disparu.

— Debout! s'écria-t-il alors, la besogne est achevée. »

Tous les moissonneurs se relevèrent à cet appel et se réjouirent de voir leur tâche terminée. Ils s'étonnèrent beaucoup cependant en apercevant la portion non achevée.

Le nain fit semblant de ne point remarquer leur surprise.

— Qu'en dites-vous? s'écria-t-il. J'espère que je m'y connais mieux que vous tous ensemble?

— Par Dieu! il a raison, s'écrièrent les moissonneurs. »

La servante s'écria aussitôt :

— Bah! il vous en fait accroire; ce drôle n'a pas fait cela tout seul, plus de cent mille nains l'ont assisté; il n'y a pas grande science à cela.

— Ah! ah! dit le nain en riant, tu as donc vu comment cela s'est fait. Eh bien, pour te punir de ta curiosité, tu moissonneras la portion que mes gens t'ont laissée. »

Les moissonneurs ne manquèrent pas de se moquer de la servante curieuse, qui fut forcée de faucher le reste du jour. Elle suait à grosses gouttes, et devait s'arrêter à chaque instant pour aiguiser sa faucille qui s'émoussait après trois ou quatre coups. Pendant ce temps, ses compagnons dansaient et s'amusaient à la fête.

Ces nains se montrèrent très-bons pour un pauvre diable qui, sans eux, serait probablement devenu la victime de son désespoir. Celui-ci servait en qualité de maître ouvrier chez un riche fermier, dont il aimait éperdûment la fille. Elle lui était si chère, et ils étaient si étroitement liés, qu'il lui eût été impossible de la quitter. Cela durait déjà depuis plusieurs années, et il n'avait pas encore eu le courage d'avouer son amour au père de sa bien-aimée pour lui demander son consentement au mariage. Il était à peu près certain d'en essuyer un refus ; car ce père était très-fier de ses richesses et, en même temps, fort avare. Ne pouvant plus y tenir, le jeune homme résolut, coûte que coûte, d'adresser sa prière au fermier.

— Il m'écoutera au moins, pensa-t-il ; son cœur ne sera pas de pierre. »

Ayant mis ses habits de dimanche, il se présente devant son maître et lui dit :

— Monsieur, voilà déjà plusieurs années que je vous sers fidèlement. J'ai à vous demander une grâce que vous ne pouvez me refuser, quelque grande qu'elle soit.

— Que voulez-vous dire ? Parlez sans crainte, dit le fermier.

— Votre fille et moi nous nous aimons depuis longtemps ; maintenant nous désirerions nous marier, nous n'attendons plus que votre consentement.

— Moi ! te donner ma fille, dit avec un sourire de mépris le fermier ; moi qui l'ai refusée à bien d'autres qui avaient le gousset autrement garni que toi. Qu'as-tu, après tout ? Tu es pauvre comme un rat d'église !

— Je suis honnête homme, et la pauvreté n'est pas un déshonneur. Je me donnerai beaucoup de peine, je vivrai comme vous l'entendrez, et nous ferons tout ce qui nous sera possible pour vous être agréable.

— Paroles ! paroles ! s'écria le paysan. Si tu ne peux me payer dix mille florins en belles pièces d'or, tu n'auras jamais ma fille ?

— Dix mille florins d'or ! dit le malheureux en bégayant. »

Il quitta la place et monta à sa chambre, de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Il ouvrit son coffre pour visiter sa tirelire; mais, hélas! elle ne renfermait que quatre-vingts florins. A dix mille, il y avait loin encore. Il jeta son or avec rage et sortit avec la ferme volonté de se noyer dans un étang voisin.

La route qu'il devait suivre pour y arriver passait par une colline que l'on appelait la Montagne des Nains.

Arrivé là, il s'entendit appeler trois fois par son nom. Il leva la tête et aperçut au haut de la colline un petit nain qui lui faisait signe de s'approcher et qui lui dit :

— Pourquoi cours-tu si vite, mon ami? »

Cela effraya le jeune homme; mais il reprit courage, car il avait souvent entendu parler de la bienfaisance de ces petits Cobolds, et déjà l'espérance renaissait dans son cœur.

— Hélas ! je suis fatigué de la vie, répondit-il. Je vais me jeter à l'eau.

— Et pourquoi cela? demanda le nain.

— Parce que mon maître ne veut pas me donner sa fille en mariage, répondit-il.

— Comment ! s'écria le nain, refuser un joli garçon ! En vérité, je crois que tu m'en fais accroire. Pourquoi te la refuse-t-il?

— Parce que je n'ai pas dix mille florins, répondit-il. »

Le nain se mit à rire aux éclats.

— Pour une bagatelle semblable, c'est inouï. Écoute, reviens ici demain, nous causerons de cette affaire. Et en même temps il avait disparu dans la colline sans que le paysan pût concevoir comment il y était entré, car on n'y voyait aucune ouverture. Notre homme reprit courage et se dit en lui-même qu'il pouvait aussi bien se noyer le lendemain, s'il jugeait encore la chose nécessaire, et, tout en rêvant à l'avenir, il arriva à la maison.

Le lendemain, il se rendit à la même heure près de la Montagne des Nains, et ne voyant aucune trace du Cobold :

— J'attendrai un instant, se dit-il. »

Et se laissant tomber sur l'herbe, il se releva aussitôt en criant :

— Aïe ! aïe ! »

Il était tombé sur quelque chose de si dur qu'il croyait que toutes ses côtes en étaient brisées. Tout en colère, il rechercha la cause du mal. O bonheur ! un sac, qu'il put à peine soulever, était couché dans l'herbe ! Il l'ouvrit, et de beaux florins d'or nouvellement battus roulèrent dans sa main. Les ayant comptés aussitôt, il y trouva les dix mille florins.

Quel être était maintenant plus heureux que notre villageois ? Il eût désiré remercier le bon Cobold pour ce riche présent ; mais il eut beau l'appeler, il ne le revit plus. Voyant que ses cris ne servaient à rien, il courut en toute hâte à la ferme, et compta à son maître les dix mille florins, et épousa la fille. Après la mort du père, il hérita de tous ses biens et continua la ferme, où l'on peut le visiter encore aujourd'hui s'il n'est pas mort.

Au-dessus de Capellen est le château de Stolzenfels (le rocher superbe), qui est bien en effet un des plus beaux et des plus magnifiques des bords du Rhin. Arnold, archevêque de Trèves, bâtit ce burg au treizième siècle, et l'un de ses successeurs, Werner, en fit un nid d'alchimistes occupés à chercher, sans la frouver, la pierre philosophale. Les armées de Louis XIV le détruisirent, et jusqu'en 1823 il resta une ruine. La ville de Coblentz eut l'idée d'offrir cette ruine au prince royal, aujourd'hui roi de Prusse. Celui-ci le fit reconstruire et richement meubler. Près de quatre cent mille thalers ont été dépensés pour remettre sur pied cette masse énorme. Quand Stolzenfels fut complétement restauré, le roi de Prusse vint l'habiter, et au mois d'août 1845 il reçut la reine d'Angleterre et le prince Albert, qui s'y rencontrèrent avec le prince Frédéric, archiduc d'Autriche, et avec le roi et la reine des Belges.

De Capellen, il ne faut pas plus d'un quart d'heure pour monter à pied jusqu'à Stolzenfels. Les touristes fatigués ou paresseux trouvent toujours du reste à Capellen des ânes tout sellés et tout

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

Bouargue frères, del. et sc.

Imp. F. Chardon aîné, r. Hautefeuille.

STOLZENFELS.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

bridés, qui, moyennant quelques kreutzers, les portent au château.

Stolzenfels a été reconstruit dans le style pseudo-moyen âge. On voit tout d'abord une porte ogivale surmontée des armes de Prusse; mais il faut bien avouer que ce burg réédifié gagne à être vu du bateau à vapeur. L'ameublement et la décoration intérieure laissent également quelque chose à désirer. Il y a là des fresques peintes par des artistes de Dusseldorf, qui seraient tout au plus supportables dans l'ornementation d'une salle de spectacle. Si j'excepte quelques beaux tableaux anciens, la vue de tout le reste ne vaut pas le pourboire qu'il faut donner au cicerone.

Cependant les amateurs de curiosités historiques ne visiteront pas sans intérêt un cabinet transformé en musée d'armes. On y remarque le sabre offert à Napoléon à l'occasion de la naissance du roi de Rome. Ce sabre a été pris dans les bagages de Waterloo; on y voit aussi les sabres de Blücher, de Poniatowski et de Jean Sobieski, les épées du duc d'Albe, de Tilly, et quelques armes turques, indiennes et algériennes. En somme, tout cela est d'un attrait médiocre. Je dois ajouter pourtant que si je suis si sévère à l'égard de Stolzenfels, cela tient peut-être à cette circonstance qu'il faisait trente et quelques degrés de chaleur le jour où j'ai escaladé la rampe qui mène de Capellen au château de Sa Majesté prussienne. L'implacable azur m'avait rendu féroce, et je descendis au plus vite à l'auberge, où j'attendis avec impatience le bateau qui devait me conduire à Coblentz. Vers huit heures du soir, la *Concordia* me prit à son bord, et, au bout d'une demi-heure, je voyais s'estomper dans le brouillard la gigantesque silhouette de ce Gibraltar du Rhin qui s'appelle l'Ehrenbreisten.